LA
DÉCLAMATION,
THÉÂTRALE,
POËME DIDACTIQUE

EN TROIS CHANTS,

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS.

par Dorat

A PARIS,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/ladeclamationthe00dora

Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

De tous les Arts d'agrément, la Déclamation eſt, ſans contredit, un des plus brillants, un des plus faits pour ſéduire & procurer à la Société des plaiſirs nobles & d'utiles délaſſemens. Toutes les nuances des paſſions, toutes les délicateſſes de l'eſprit, &, ſi l'on peut le dire, toutes les fibres du cœur humain ſont aſſujetties à cet Art enchanteur, que les hommes de goût adorent, & qu'eſtiment les Philoſophes. Inſéparable des Lettres & des Sciences, il a contribué, comme elles, à conſacrer le repos de ces Nations prédominantes, qui ſe ſont diſputé, tour-à-tour, le droit d'éclairer la Terre, après l'avoir ravagée. La Déclamation, chez elles, faiſoit partie de l'éducation; elle

étoit comptée parmi ces exercices, néceſſaires pour développer les graces du corps, aſſurer la contenance, fixer le maintien, & mettre en jour les dons de la Nature. En effet, ce ſeroit mal définir un Art auſſi étendu, que de le borner à la ſimple récitation théâtrale. Le geſte, l'action, la marche, l'expreſſion du viſage, l'éloquence muette des mouvemens, tout l'extérieur en dépend, & lui doit cet accord majeſtueux qui donne la vie à la parole, & perfectionne les effets.

Il eut, ainſi que les autres Arts, ſon enfance; ſes progrès, ſes variations, & parut ſous autant de formes, qu'il y a de différences dans le caractère des Peuples qui l'ont cultivé. Il eſt probable, & même prouvé par tous les témoignages des Anciens, que leur Déclamation étoit notée, & qu'ils l'accompagnoient d'un Inſtrument. On faiſoit la Muſique d'une

Tragédie, à-peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut-on ſouffrir, dit Lucien, qu'Hercule, la maſſue à la main, couvert d'une peau de Lion, & l'air formidable, vienne ſur un Théâtre frédonner le récit de ſes travaux ? Cet uſage, il eſt vrai, ſemble bien abſurde, au premier coup d'œil ; mais il ceſſe de l'être autant, lorſqu'on veut réfléchir à la Proſodie des Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà meſurée, harmonieuſe, & preſque muſicale, le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indiſpenſable. Lucien, qui ſe mocque de tout, & ſe déclare, ſans reſtriction, contre l'emphaſe des Acteurs de ſon temps, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils ſe guindoient ſur une eſpèce de chauſſure appellée Cothurne : non contens de ce pied-deſtal, ils ſe groſſiſſoient par le

milieu du corps, afin que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de ſorte que Philoctéte, Agamemnon ne ſe montroient aux yeux des Spectateurs que bien matelaſſés, bien rembourés, & avec une taille giganteſque. Tout cela paroît monſtrueux, & le ſeroit effectivement parmi nous, qui ſommes empriſonnés dans nos ſalles de Spectacles, & preſque confondus avec les Acteurs ; mais, comment, dans la pouſſière de ces granges mal décorées, pouvons-nous r'approcher l'Optique des immenſes Théâtres de la Gréce & de Rome ? Sans les précautions que l'on prenoit alors, tous les grands Perſonnages qui figuroient dans les Drames, n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraiſemblance étoit manquée, l'illuſion détruite. Cette exagération prétendue, ſçavamment combinée avec les effets de la perſpective, rentroit dans l'ordre de la Nature, & ne pouvoit déplaire qu'à un eſprit

cynique & mordant qui, n'épargnant pas les Dieux mêmes, ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de s'égayer ſur des Comédiens.

Ce que je ne puis comprendre, & ſerois preſque tenté de ne pas croire, malgré la foule des autorités qui l'appuient, c'eſt ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant, & l'Acteur geſticulant. Ce double emploi devoit diſtraire l'attention, diviſer l'intérêt, & nuire à cet enſemble, ſi recommandé dans les repréſentations théâtrales. Comment voyoit-on, ſans éclater de rire, un Perſonnage débitant de ſens froid, & les bras croiſés, des vers brulans, où ſe peignoient tour à-tour l'ambition, l'amour, la fureur, la haine; tandis que l'autre, obligé de ſe taire, ſe dédommageoit de ſon ſilence, par une agitation perpétuelle, des mouvemens convulſifs & des contorſions épouvantables? Sans doute, dans les endroits

pathétiques, il étoit auſſi chargé des ſanglots & des larmes. Son immobile compagnon ſe voyoit diſpenſé de tout, excepté de la mémoire; & la perfection de ſon talent conſiſtoit, apparemment, à ne s'émouvoir de rien. Quelque reſpect ſuperſtitieux que l'on conſerve à l'Antiquité, il n'eſt guère poſſible de juſtifier cette ridicule méthode. Il arrivoit ſouvent que le ſilencieux Faiſeur de geſtes s'acquittât mal de ſon rôle, & que le Chanteur excellât dans le ſien: dès-lors on devoit huer l'un, en même tems qu'on applaudiſſoit l'autre. Quelle majeſté pouvoit avoir un pareil ſpectacle? & comment ſe figurer que les Romains, parce qu'un de leurs Acteurs * s'enroua à leur répéter un Morceau brillant d'un Drame, ſe ſoient aviſés de cet enfantillage, qui dégrade leur Théâtre aux yeux de la Raiſon?

* Livius Andronicus, dans une de ſes Piéces dont on lui fit répéter pluſieurs fois quelques vers frappants. M.

M. l'Abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procéde par sections, & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le Martyr, l'hérétique Tertullien, Auteurs sacrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réfléxions, est réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'est qu'un Sçavant ; l'autre est un Philosophe.

Quoiqu'il en soit, la Déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui, du haut de la Tribune, en imposoit au Vainqueur d'Athènes, & porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esopus, célébre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roscius

prouve à la fois & le talent de ce Comédien, & le cas que l'on faiſoit à Rome de l'art de déclamer. Lorſqu'on vouloit déſigner la ſupériorité de quelqu'un dans un genre, on diſoit de lui que c'étoit un Roſcius. Il paroît que cet Acteur réuniſſoit tous les ſuffrages, & n'eût-il obtenu que celui de ſon illuſtre Panégyriſte, c'en étoit aſſez pour le recommander à la poſtérité. Mais je ne conçois pas comment il put s'aſſervir à l'uſage dont je viens de parler, ayant ſes propres réfléxions pour guides, & Cicéron pour ami. Il eſt certain au moins qu'il en ſentoit l'abus. S'il en faut croire l'Orateur Romain, Roſcius avoit réſolu de déclamer plus lentement, en dépit du Chanteur & des flûtes, qu'il vouloit obliger à le ſuivre. Son geſte ſe ralentiſſoit ſouvent, quoique le chant fût rapide & la meſure précipitée. Il oublioit l'accompagnement, pour conſulter le ſens du rôle, puiſoit

dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres, plaçoit dans ſon action ces ombres délicates, qui en augmentent l'intérêt, & frappoit enfin ces grands coups de Maître, toujours amenés par quelques ſacrifices. Dans cet éloge ſont compriſes les principales qualités d'un Acteur ; & Roſcius, quelles que fuſſent ſes idées, ne pouvoit éluder entiérement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'AI crû qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver ſa place à la tête de cet Ouvrage, pour ceux & celles qui, cultivant leur art ſans le connoître, ne ſe donnent point la peine d'en approfondir l'origine, & d'en ſuivre les viciſſitudes.

L'ART de déclamer, parmi nous, fut longtemps informe & digne des tréteaux ſur

lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands Écrivains qui font les grands Acteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des Chœurs, selon la forme des Anciens; mais ses Ouvrages étoient aussi pitoyables que les Histrions qui en chargeoient leur mémoire; & son nom n'a passé jusqu'à nous, que pour servir d'injure aux Modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens; & ceux qui pensionnoient le Poëte Hardi, pour qu'il eût à leur fournir par an six Tragédies complettes, donnent à croire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils avoient plus de courage pour apprendre, que de talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du temps de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le Siécle de Louis XIV. fut pour l'Eu-

rope un faiſceau de lumière, qui éclaira tous les Arts, ſe répandit ſur tous les objets, & vivifia, en quelque ſorte, la maſſe de l'eſprit humain. Le Théâtre ſortit de ſon cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut degré ſur les aîles de Corneille; le génie fit naître le goût, & des Acteurs parurent. * Les deux Barons étonnérent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui ſépare toujours l'enfance d'un Art, ſes progrès & ſa maturité. Le ſeul talent de Corneille en enfanta mille

* Je ne m'arrêterai, dans cette légère eſquiſſe, qu'à la Déclamation Tragique, comme tenant de plus près à l'Art en général, s'appropriant plus particuliérement le titre de Déclamation, & étant ſuiette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde ſçait que les trois Spectacles ſe ſont perfectionnés en même temps, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appeſantir ſur chacun d'eux, je ſerois tombé dans une Diſſertation très-longue & très-ennuyeuſement inutile.

autres. C'eſt ainſi qu'un grand Homme donne l'impulſion à ſon Siécle, & influe ſur ce qui l'environne, en verſant dans les ames cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit, dans tous les genres, les efforts & les ſuccès. Il ſembloit qu'il ſe fit alors une noble conſpiration de tous les talens pour former le plus beau des Siécles, ſous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet inſtinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthouſiaſme des Sujets.

C'EST de là que la Déclamation compte ſon premier âge, & preſque ſes plus beaux jours. Racine ſuivit; & Champmeſlé, de ſon temps, fut un préſent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phédre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put réſiſter à la ſéduction d'un organe touchant qui ſecondoit ſon génie, & multiplioit ſes adorateurs. Il ſe

plaiſoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans ſon cœur toutes les diſpoſitions néceſſaires pour bien profiter des leçons d'un pareil Maître. Quelles leçons! depuis ſurtout qu'elles furent échauffées de ce feu, que Racine ſçavoit ſi bien peindre & devoit ſi bien ſentir. Ils ſe couronnoient du même laurier, & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéreſſoit le Public, & ſembloit aſſurer ſes plaiſirs.

Après cette agréable époque, la Déclamation commença à dégénérer & à perdre de ſon premier luſtre. Le François eſt trop brillant dans ſes goûts pour n'être pas volage; il ſe refroidît bientôt ſur cette noble ſimplicité qui avoit fait ſes délices; on chercha d'autres moyens, d'autres combinaiſons, & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

BEAUBOURG, gâté par les applaudiſſemens, s'abandonnoit à une fougue monotone qui éblouît d'abord, & dut plaire à des Spectateurs, dont le goût émouſſé demandoit qu'on le réveillât, à quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes ſecouſſes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement. Nulle tranſition, nul repos, nulle intelligence des contraſtes : ſon jeu étoit tout d'une piéce, & n'eſt échappé au mépris que par une chaleur déſordonnée, qui méloit confuſément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle DUCLOS, de ſon côté, introduiſoit dans la Déclamation une eſpéce de Muſique & de chant, qui en faiſoit un langage à part, & en détruiſoit tout le charme.

Elle

Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ſes inflexions. On voulut bien attribuer à ſon génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à ſon organe, & le troupeau des Admirateurs, la plaça bien-tôt ſur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ſes ſuccès. Ses larmes étoient belles, ſa douleur touchante, ſa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit, & c'en étoit aſſez pour émouvoir le Spectateur, qui excuſe tout, en faveur de l'ame, premiere & rare qualité, ſans laquelle toutes les autres ne jettent que de foibles étincelles, qui brillent & s'évanouiſſent.

TEL étoit l'état de notre Déclamation, lorſqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ſes premiers traits, & la ramener à la pureté de ſon origine. L'horizon des Lettres fut à la

fois éclairé par deux phénomènes, le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double Aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ſes eſpérances. Les Ouvrages de l'un trouvérent toujours dans l'autre une interprête intelligente & digne du génie brillant qui l'aſſocioit à l'éclat de ſes travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéreſſant, la taille peu avantageuſe, mais noble & facile, ſurtout une de ces phyſionomies, qui parlent à l'ame & s'embéliſſent par l'expreſſion du ſentiment. Jamais de ſi beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. La Muſe Tragique y reſpiroit toute entière. On retrouvoit dans ſon jeu la ſageſſe de Baron & la chaleur de Mlle Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours ſon admirateur & ſon ami ; &, lorſqu'il lui eut fermé les yeux, il jetta des fleurs ſur

ſa tombe, lui paya le tribut de ſes larmes, & la vengea, autant qu'il fut en lui, de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi, lorſque mes regards ſe repoſent quelque temps ſur les traits de Mlle le Couvreur que nous a tranſmis le pinceau de M. Coypel, dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée; je ne puis me défendre d'un attendriſſement involontaire, que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'eſt plus, & d'une indignation ſecrette, trop bien juſtifiée par notre ingratitude.

C'EST à cette illuſtre Actrice qu'eſt dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation, & déterminé le goût du Public juſqu'alors flottant, inquiet & amoureux des Nouveautés. Dufreſne, Mlles de Seine & Balicourt marchérent ſur des traces encore

récentes, & furent dignes de leur modéle. Le Théâtre, depuis, a toujours été rempli par des Sujets diſtingués dans des genres différens, & ne laiſſe le droit de ſe plaindre qu'à ces hommes difficiles, Cenſeurs éternels du préſent, & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompenſe il a beaucoup acquis du côté du raiſonnement. Cet eſprit philoſophique, qui, comme une ſéve nouvelle, a circulé dans toutes les branches de la Littérature, eſt venu ſoumettre à ſa juſteſſe le délire brulant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuſe & moins libre, moins vigoureuſe & plus parée, elle meſure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en graces les tranſports que nous regrettons, &

nous offre des tableaux d'un deſſein plus correct, d'un coloris plus ſage, ſi l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie. M. le Kain & Mlle Dumeſnil ſont les ſeuls qui connoiſſent encore ces écarts, cette fougue impétueuſe & cet involontaire oubli de ſoi-même qui enléve au Spectateur le temps de l'examen, & au Critique le froid compas de l'analyſe. Pluſieurs de nos Acteurs ſe félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces ſortes de tons, tout-à-fait diſparates avec ceux qui précédent & qui ſuivent, m'ont quelquefois paru trop bruſques, trop ſaillans, & tombent preſque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de ſoin que l'emphaſe & le giganteſque. D'ailleurs, ces paſſages une fois ſaiſis, dégénérent en refrains monotones, que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais; ce qui prouve qu'ils ſont les fruits de la combinaiſon, & ne

partent point de l'ame, unique ſource des tons de vérité, ces éclairs du moment, que ſouvent on ne retrouve plus, & qu'on pourroit appeller les bonnes fortunes de l'art de déclamer.

Un autre inconvénient de nos repréſentations théâtrales, c'eſt le défaut d'enſemble & d'unité. Un Perſonnage, qui mettra, dans ſon débit de la légèreté & même de la précipitation, rencontre un Interlocuteur, dont l'organe lourd, traînant & pareſſeux, péſe ſur chaque ſyllabe, & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens ſyſtêmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une, commander aux organes, & nous priver de cette variété heureuſe que la Nature a miſe dans les talens: mais je voudrois, (& cela, je crois, n'eſt pas impoſſible,) je voudrois,

dis-je, qu'on admît une eſpéce de ton fondamental, par lequel on pût régler, pour ainſi dire, tout le mouvement de la répréſentation, & remédier à cette bigarrure inſupportable, qui ſe reproduit de Scène en Scène, & ſe fait trop ſentir aux oreilles délicates, pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près, notre Déclamation a conſervé des traits precieux, que les connoiſſeurs ne laiſſent point échapper. Ce qui la caractériſe particulièrement, c'eſt la recherche du Coſtume, ſans lequel l'illuſion eſt toujours imparfaite, & qui ajoute aux émotions de l'âme, le ſuffrage du goût & l'aveu même de la raiſon. Le local, l'habillement, l'expreſſion des mœurs, tout eſt obſervé ; tout devient une imitation fidelle de la Nature. Une Sarmate ne vient plus ſur la Scéne faire l'amour en grand panier. Tous les Héros de Rome ne paroiſſent plus en

gants blancs, & avec des coëffures à la Françaiſe. Mademoiſelle Clairon eſt la premiere, qui ait ſenti le ridicule de ces maſcarades tragiques; éclairée ſur l'abus, elle a tout fait pour le détruire. Cette Comédienne a ſçû joindre à ſon talent cette Philoſophie qui en étend la ſphère, lui ouvre des ſources nouvelles, & ſoumet à la réfléxion ce qui n'eſt bien ſouvent que l'effet du méchaniſme. Ornement de la Scène Françoiſe, elle en eſt auſſi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'inſtruire ou d'amuſer une Nation, trop ſujette à briſer, en un jour, l'Idole de vingt années.

Mlle CLAIRON a certainement ennobli ſon Art, autant qu'il lui a été poſſible, chez un Peuple qui, en accordant la gloire, défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitnde, cette portion utile de Citoyens, auſquels il ſemble

ſemble avoir confié la garde de ſes chefs-d'œuvres & le dépôt de ſes plaiſirs. C'eſt depuis elle, que le goût de la Déclamation s'eſt univerſellement répandu & devient l'amuſement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont, preſque toutes, leur Théâtre & leurs Acteurs : nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis Rôles ; & nos jeunes gens, copiſtes fidéles de ces Dames, ſont moins bons Cochers, mais bien meilleurs Comédiens.

Au reſte, de tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque temps, pour diverſifier ſon ennui & ſon oiſiveté pénible, cette fantaiſie eſt celle où l'âme & l'eſprit trouvent le mieux leur compte. Ce ſont, au moins, quelques idées qui entrent dans des têtes, où rien n'entroit auparavant. Dans la foule des Amateurs, il s'en trouve de très-bons, & qui

ont, par-dessus les Comédiens de profession, cette aisance, cette liberté, & cette longue habitude de prendre, dans les cercles où ils vivent, toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne, c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de là mille jalousies, l'acharnement d'une troupe contre une autre, de petites haines délicieuses qui animent les soupers, les toilettes, charment le désœuvrement, rempliſſent les intermédiaires de la galanterie, & rendent le commerce plus piquant, plus doux, plus enchanteur que jamais.

J'AI cru cet instant favorable, pour recueillir mes idées sur l'art dont il s'agit, les réduire en corps de préceptes, & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs, les Ouvrages didactiques sont peu communs, parmi nous ; & c'est, pour moi, une raison de plus de hazarder celui-ci.

VOUDRA-T-ON me permettre quelques réfléxions ſur ce genre qui a ſes richeſſes & ſes difficultés ? Virgile, dans ſes Géorgiques, nous en a donné le premier modéle : il n'a point dédaigné d'entrelacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéïde. L'Art Poëtique d'Horace étincelle de beautés, & reſpire cette négligence heureuſe, qui caractériſe les Jeux du grand Homme. Celui de Boileau, ce Légiſlateur de la Poëſie Françoiſe, eſt plus ſage, plus méthodique, plus travaillé ; c'eſt le déſeſpoir des Verſificateurs. Mais, qu'il eſt loin encore, avec tous ces avantages, du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un inſtruit en ſe jouant ; c'eſt un Philoſophe aimable qui fait badiner enſemble les Graces & la Raiſon : l'autre, dès ſon début, affiche la ſévérité. Le Poëte latin a la gaîté d'un homme du monde ; le François, l'humeur d'un Ariſtarque

vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit, & dégouteroit preſque d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les eſſais de Pope ſur l'homme & ſur la critique ont toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût ; c'eſt un courſier dont tous les muſcles aſſouplis frémiſſent ſous la main qui l'a dompté.

M. l'Abbé d'Olivet, mit au jour, il y a pluſieurs années, une collection de petits Poëmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de Poëſie & de fictions agréables : il ſeroit à ſouhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'origine de l'aiman*, *le geſte*, *la Muſique*, *le mariage des fleurs*, *la Peinture*, ce Poëme charmant de M. l'Abbé de Marſy. C'eſt la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a

broyé de ſi riantes couleurs : toutes les épines de l'Art diſparoiſſent ; & s'il ne conduit pas par degrés la main du Peintre, au moins accélére-t-il ſes progrès, en embrâſant ſon imagination. Dufreſnoy entre plus avant dans les myſtères de l'Art ; & M. de Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier eſt profond, bien diſtribué, rempli de connoiſſances ; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Je ne connois pas de Poëme plus ſçavant ; peut-être même l'eſt-il un peu trop : charger ainſi la Poëſie d'un attirail ſcientifique, n'eſt-ce pas enſevelir la jeune Hébé ſous l'armure de la belliqueuſe Minerve ?

Tous les Sujets que je viens de citer ſont ſans doute bien choiſis : celui de la Déclamation nous manquoit ; & le Public n'aura à ſe plaindre que de l'exécution. La Nature

commence un Acteur ; c'eſt l'étude qui l'achéve. L'Athléte dit Horace, qui brûle pour le prix de la courſe, s'eſt habitué dès ſa tendre jeuneſſe, aux plus violens exercices ; il a tout ſupporté, la chaleur, le froid, & plus que tout cela, la privation des plaiſirs. Le Fluteur qui joue aux fêtes d'Apollon, a tremblé longtemps ſous un Maître. Il en eſt de même d'un Acteur : il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes, de les débaraſſer ſur-tout de ce ton dogmatique & magiſtral qui effarouche & n'inſtruit point. Cet ouvrage eſt deſtiné particuliérement à de jeunes perſonnes qu'il faut mener à la gloire par les ſentiers du plaiſir ; & jamais Pédagogue n'eſt entré dans les boudoirs des Comédiennes.

CE Poëme ne fut, dans ſon origine, qu'une centaine de vers jettés au hazard ſur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une

ſeconde édition, & j'en formai le premier Chant de mon Ouvrage. Ce Chant même, tel qu'il reparoît, eſt entiérement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conſervés.

CELUI de la Comédie m'offroit une moiſſon abondante d'images agréables, de réfléxions piquantes, & de préceptes ingénieux; la gaîté, la Philoſophie, la Raiſon ſans pédantiſme, telles ſont les ſources où j'ai dû puiſer; mais toutes ces richeſſes peut-être ont reſſemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lévres de Tantale, que pour tromper ſa ſoif & ſon avide impuiſſance. Au reſte, je n'ai pas prétendu ſaiſir & fixer ces fineſſes innombrables que l'inſtinct du talent devine, & qui ſe dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiſer les

tréſors de mon Sujet, j'ai tâché de me ſauver par le choix. Les Arts d'agrément allument l'imagination, s'emparent de l'ame, & ne laiſſent point à l'eſprit le temps d'approfondir. Ce ſont des fleurs dont le léger duvet diſparoît ſous la main peſante qui les touche, & s'embellit ſous l'aîle rapide du zéphir qui les careſſe.

JE ne me ſuis attaché, dans le Chant de l'Opéra, qu'à la partie de la Déclamation & du Jeu théâtral. Je n'avois point les connoiſſances néceſſaires pour m'enfoncer dans les ſecrets de l'harmonie, & dans ces diſcuſſions épineuſes, qui fourniroient la matière d'un Traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hazardés, ce tact univerſel que donnent le goût & le ſentiment. Si ces guides m'ont égaré, je les remercierai de mon erreur, que je préfére à cette vérité Mathématique, qui s'élance toute hériſſée, de la tête de nos Calculateurs.

L'OPÉRA

L'Opéra, comme tous les autres Spectacles, a ſes Cenſeurs & ſes Partiſans. Ceux qui raiſonnent leurs plaiſirs, qui ſe rendent compte de leurs ſenſations, & dédaignent ces ſurpriſes enfantines faites à l'eſprit humain, tels que Boileau, la Bruyère, l'éloquent Rouſſeau de Genève, ſe ſont élevés contre ces abſurdités, & cette indigente magie, dont s'enorgueillit la Scène Lyrique. Le ſimple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec ſa naïveté ordinaire.

Ces Dieux mal ſuſpendus criant au Machiniſte.

Il eſt vrai, que tout cet attirail, ces reſſorts groſſiers, ces fils apparens, qui ſoutiennent ce frêle édifice, obtiendront, avec peine, l'aveu des Partiſans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir ſa vraiſemblance à part, qui, les premières ſuppoſitions faites, ne ſeroit jamais

démentie, & prêteroit aux miracles de la Féérie, le mérite même de la Nature. Mais, pour en venir là, il faudroit une Salle, des Artiſtes, & un Public en état de payer ſes places. Un Spectacle, tel que je l'imagine, ruineroit ſes admirateurs. Quelle illuſion notre Opéra, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut-il eſpérer d'une magnificence meſquine qui en augmente le ridicule? Ce ſont toujours les Directeurs qui tiennent la baguette, & je ne reconnois point Armide, à ſon œconomie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle, malgré tous ſes inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet Auteur charmant, que les Graces ont ſi bien conſolé des outrages de la Satyre. La même franchiſe, qui me fait riſquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des Ballets y eſt ſupérieurement traitée, & doit ſatisfaire le goût le plus difficile. C'eſt qu'elle

eſt indépendante de cet échaffaudage qui influe ſur les autres acceſſoires. Je ne ſuis point entré dans tous ces détails ; je les ai crus étrangers à mon Sujet, que j'ai dû reſſerrer dans les limites de la Déclamation : heureux, ſi je l'ai rempli !

Si ce Poëme, après tout, ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs, ce que je n'ai pas, tout-à-fait, la préſomption d'eſpérer ; du moins ceux qui ſe deſtinent au Théâtre y puiſeront-ils le goût de leur Art, & l'amour-propre néceſſaire pour en franchir les obſtacles. Ce n'eſt point le précepte par lui-même qui réuſſit, c'eſt la forme ſous laquelle il eſt préſenté. Suffit-il de parler à l'eſprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthouſiaſme, intéreſſer la vanité, mobile univerſel, qui ſert plus au progrès des Arts que toutes ces froides

méthodes, que mépriſent ceux même qui en profitent.

UN autre mérite qu'on ne pourra me refuſer, c'eſt le ton impartial, qui, ſans doute, fera quelques mécontens. On ne trouvera point, dans cet ouvrage, un ſeul jugement que je vouluſſe retracter. La ſéduction des charmes n'y fait point pancher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne peſe, & n'apprécie que le talent: ceux ou celles qui en manquent peuvent ſe diſpenſer de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.

Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la Raiſon, toi qui, ſur le Parnaſſe,
Es l'Oracle du goût, & le Rival d'Horace ;
Dans l'Art brillant des Vers ta voix ſçut nous former :
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

VOUS, qui voulez enfin ſortir de vos ténébres,
Et ceindre le laurier des Actrices célébres ;
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter :
Connoiſſez le Théâtre, avant que d'y monter.
Il faut, il faut longtemps, plus prudente & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage,
Et, pour vous épargner un triſte répentir,
Conſulter la Raiſon, & penſer & ſentir.

DANS ſes jeux inſtructifs la Fable reſpectée

Nous vante les talens du mobile Prothée,
Qui, poſſeſſeur adroit d'innombrables ſecrets,
Changeoit, en ſe jouant, ſa figure & ſes traits;
Tantôt, Aigle ſuperbe, affrontoit le tonnerre;
Tantôt, reptile impur, ſe traînoit ſur la Terre;
Arbre, élevoit ſa tige, Onde, feu dévorant,
Petilloit dans les airs, ou tomboit en torrent;
Rouloit, Tigre ou Lion, ſa prunelle enflâmée;
Et, diſparu ſoudain, s'exhaloit en fumée.
Le vrai vous eſt caché ſous ce voile impoſant.
Quel étoit ce Prothée? un Acteur éloquent
Qui de ſon Art divin poſſédoit la ſcience,
De chaque paſſion diſtinguoit la nuance;
Déployoit d'un Héros l'eſſor impétueux,
Peignoit la Politique & ſes plis tortueux;
D'un tendre ſentiment développoit les charmes,
Là, frémiſſoit de rage, ici, verſoit des larmes,
Ou faiſoit dédaigner par tous les Spectateurs,
Le ſonge de la vie & celui des grandeurs.

SOIT fable ou vérité, cette métamorphoſe
Indique les travaux que votre art vous impoſe ;
Quels divers ſentimens vous doivent animer ;
Et, ſous combien d'aſpects, il faudra nous charmer.

L'ÉTRANGER plus avide, en *Sujets* plus ſtérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un aſyle.
Ah ! n'allez pas groſſir, à la fleur de vos ans,
Le ſervile troupeau de ces Bouffons errans
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour proménent leur Théâtre.
Votre talent, qu'enfin on ſçait apprécier,
A Paris eſt un art, & là n'eſt qu'un métier.

PARIS ſeul vous promet de rapides conquêtes,
Et, pour vos jeunes fronts, des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos ſuccès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine ;
Ses droits ſont dans nos cœurs, ſon trône eſt ſur la Scène.

MAIS c'eſt trop tôt quitter les ſévères pinceaux;
Cette gloire tardive eſt le fruit des travaux.

LE laurier ne croît point où s'endort la moleſſe:
Cultivez votre organe, exercez-le ſans ceſſe.
Sondez le cœur humain, parcourez ſes détours:
De la langue Françoiſe étudiez les tours.
L'Actrice, qui chérit ſa ſuperbe ignorance,
Rampe, malgré tout l'or du Créſus qui l'encenſe.
Paroît-elle? auſſitôt elle s'entend ſiffler.
Avant de déclamer, on doit ſçavoir parler.

JUGEZ-VOUS de ſang froid, &, d'un regard ſévère,
Obſervez de vos traits quel eſt le caractère.
On doit voir ſur vos fronts reſpirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'Amour.

VOULEZ-VOUS ſur la Scéne exciter la tendreſſe?
Il faut que votre abord, que votre air intéreſſe,
Et puiſſe faire éclore en nos cœurs agités

Le

Le feu des paſſions que vous repréſentez.
Sans ces charmes touchans, qui fondent votre empire,
Me rendrez-vous ſenſible aux douleurs de Zaïre,
Qui, dévorant l'ennui de ſon cœur agité,
Pleure au ſein de ſon Dieu l'Amant qu'elle a quitté;
Ah! Gauſſin, que j'aimois ta langueur & tes graces!
Tu déſarmois le temps enchaîné ſur tes traces:
Il ſembloit à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et reſpecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux Rôles furieux vous êtes-vous livrée,
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geſte, & le port effrayant,
Que tout un Peuple ému frémiſſe en vous voyant:
Laiſſez-nous preſſentir vos complots homicides;
Et ſur vos pas ſanglans traînez les parricides.

Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain
La barbare Médée, un poignard à la main,

Caſſandre, préſageant les maux de ſa Patrie,
Les tranſports de Didon, les terreurs d'Athalie.
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, Amante de ſon fils,
Qui, dans un même cœur, vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, le remords & le crime.
Le Public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illuſion, & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame,
A de ſombres dehors joignez un cœur de flâme.

DES maſques, avec art adaptés aux diſcours,
La Tragédie antique empruntoit le ſecours.
Dans un rôle emporté, l'Acteur, d'après l'uſage,
D'un maſque furibond ſurchargeoit ſon viſage.
Un maſque larmoyant, lorſqu'il falloit des pleurs,
Exprimoit & l'Amour, & ſes tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conſervoit l'idée;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.

Heureux ou malheureux, Rois, Sujets, & Tyrans,
S'offroient ſous un aſpect & des traits différens ;
Achille paroiſſoit enflammé de colère,
Dioméde fougueux, Neſtor calme & ſévère ;
Et ces maſques frappans & caractériſés
Valoient bien nos minois, toujours ſymétriſés ;
Où chaque ſentiment devient une grimace,
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace ;
Et qui, ſur le Théâtre une fois réunis,
Ont tous les mêmes traits, ſous le même vernis.

JUGES plus délicats, Spectateurs moins commodes ;
Chaſſons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,
Qui, marchant par reſſorts, &, toujours ſe guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.

TELLE eſt, dans ſon ivreſſe, une Actrice arrogante,
Qui ſans ceſſe interroge une glace indulgente,
Concerte ſes regards, aligne tous ſes pas,
Applaudit à ſon jeu, ſourit à ſes appas.

Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture.
Votre ame eſt le miroir où ſe peint la Nature.
Dans une glace, où l'œil s'abuſe à tout moment,
C'eſt l'orgueil qui vous juge, & non le ſentiment.
Vous y voyez un teint, que le ſoir même efface,
Et de votre beauté la magique ſurface:
Sous ces habits flottans avec pompe étalés,
C'eſt Flore, c'eſt Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous, aveugle & complaiſante,
Ces pénibles reſſorts d'une ame languiſſante?
Vos geſtes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui feignent la douleur, & ne pleurent jamais?
Chacun de vos défauts obtient votre ſuffrage:
C'eſt ainſi que Narciſſe adoroit ſon image.

Consultez votre cœur; c'eſt là qu'il faut chercher
Le ſecret de nous plaire, & l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois enhardie,
Alors ſuivez l'attrait & l'eſſor du génie;

Le courage l'éléve, & la crainte l'abbat;
Du grand jour ſans pâlir enviſagez l'éclat.
Paroiſſez, armez-vous d'une noble aſſurance;
Et de cette fierté, que permet la décence.
Que jamais vos regards furtifs & careſſans
Ne ſemblent mandier les applaudiſſemens.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice;
Il ſiffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

Que d'abord votre marche en impoſe à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majeſtueux.
Au gré des mouvemens dont elle eſt agitée,
Qu'elle ſoit à propos lente ou précipitée.

Que le geſte facile & ſans art déployé,
Avec le ſens des vers ſoit toujours marié.
Songez à réprimer ſon emphaſe indiſcrette;
Qu'il ſoit des paſſions l'éloquent interprête:
Développe à nos yeux leur flux & leur reflux,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

Des paſſages divers décidez les nuances;
Ponctuez les repos, obſervez les ſilences.

Le jeu muet encor veut une étude à part :
Il eſt & le triomphe & le comble de l'art.
C'eſt-là que le talent paroît ſans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le ſaiſir, ſçavoir l'ouvrage entier ;
En ſuivre les reſſorts, & les étudier ;
Réunir, d'un coup d'œil, tous les traits qu'il raſſemble,
Et ces effets cachés qui naiſſent de l'enſemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux Actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raiſonner vos rôles.
Que l'étude pourtant ſe faſſe peu ſentir :
A force d'art, craignez de vous appeſantir.
Loin du jeu théâtral la triſte ſymétrie,
Et l'aride compas de la Géométrie.
Des paſſions toujours ſuivez le mouvement,
Trop de raiſon nous choque & nuit au ſentiment.
Il eſt d'heureux défauts, & des élans ſublimes,
Qu'il ne faut point ſoumettre à de froides maximes.

Que tous vos ſens alors ſoient ſaiſis, tranſportés :
Melpomène vous voit, vous entend : éclatez ;
Et, dans le même inſtant, *par un effet contraire*,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.
Oubliez, imitant le plus célébre Acteur, *
Votre rôle, votre art, vous, & le Spectateur.

TEL quelquefois le Kain, dans ſa fougue ſublime,
S'empare de notre ame, & ravit notre eſtime.

---

* *Baron, après ſa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta ſur la Scène ; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs bourſoufflés qui mugiſſoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de* Cinna. *Son entrée ſur le Théâtre, noble, ſimple & majeſtueuſe, ne fut point goûtée par un Public accoutumé à la fougue des Acteurs du temps ; mais lorſque, dans le Tableau de la Conjuration, il vint à ces beaux vers :*

Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

On le vit pâlir & rougir ſucceſſivement. Ce paſſage ſi rapide fut ſenti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & ſe tût.

Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant;
Pousser du désespoir les cris sourds & funébres,
S'agiter, se débattre à travers les ténébres;
Plus terrible cent fois que les Spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le poursuit.

Tel est encor Brizard *, lorsque du vieil Horace
Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace,
Et que, perdant deux fils immolés à l'honneur,
Dans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.

Dés que Phédre mourante a laissé voir sa flâme,
Vainement la pudeur murmure dans son ame,
Elle doit, frémissant & pleurant tour-à-tour,
Se livrer toute entière aux fureurs de l'Amour.

---

* *M. Brizard a succédé à M. Sarrazin, dont les talens seront regrettés, tant qu'il y aura des cœurs sensibles.*

Ainsi

Ainſi la foudre éclate, en briſant le nuage,
Tombe, & de ſes débris enflamme le rivage.

SOYEZ impétueuſe & vive en vos récits:
Les Spectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale;
Et, par la peſanteur d'un jeu ſoporatif,
N'aille point fatiguer le Parterre attentif.

D'UN combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante avanture?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que ſurtout la mémoire, en ces momens fidelle
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.

POUR fixer nos eſprits, & plaire à Melpomène,
Seule, ſachez remplir le vuide de la Scène.

Le Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts.
Ils ceſſent d'embellir la Cour de Pharaſmane;
Zaire, ſans témoins, entretient Oroſmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment ſourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Perſiffler Mithridate, &, ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Céſar, ou tutoyer Néron.

Si le ſuccès enfin remplit votre eſpérance,
On vous verra peut-être, avec trop d'aſſurance,
Vous fiant au Public, ſans prévoir ſes retours,
Retomber mollement dans le ſein des Amours.
De l'art de déclamer connoiſſez l'étendue:
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ces ſuccès éclatants;
Mais la perfection eſt l'ouvrage du temps.
L'amour-propre ſouvent, Juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il eſt un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre eſſain qui pourſuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant.
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'heureux Financier, diſpenſé des ſoupirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.

De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illuſtres Fous
L'eſſain tumultueux frémir autour de vous?
Bourdonner en chorus, *elle eſt, ma foi, divine*,
Et du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
Craignez ces vains tranſports, qu'inſpirent vos attraits.
La vérité conſeille, & ne vante jamais.

* *Les Foyers.*

Faites-vous, imitant nos célébres Actrices,
Admirer sur la Scène, & non dans les coulisses.

EXERCEZ votre goût; don tardif & brillant,
Il ajoûte à l'esprit & guide le talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

PAR un mensonge heureux voulez-vous nous ravir?
Au sévère Costume il faut vous asservir.
Sans lui, d'illusion la Scène dépourvue,
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une Actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hazard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méri* * pour draper *Idamé*.

---

* *Marchande de Modes, qui fournit plusieurs Actrices.*

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure ;
Obéiſſez au rôle, & ſuivez la Nature.

NOUS offrez-vous Electre & ſes longues douleurs ?
Songez qu'elle eſt eſclave, & qu'elle eſt dans les pleurs.
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obſcurci par les larmes.
Le Public, dont ſur vous tous les yeux ſont ouverts,
Dédaigne vos rubis, & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Hiſtoire ; elle va vous inſtruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs ;
Quels ſont leurs vêtemens, & leurs arts & leurs mœurs.

LA Fable ingénieuſe, ouvrant ſes galeries,
Vous offre le tréſor de ſes allégories.
C'eſt là que la Raiſon, prenant des traits nouveaux,
Du fard des fictions embellit ſes tableaux.

ICI, vous croyez voir la Reine de Carthage,
Son front eſt entouré d'un funèbre nuage.

Luttant contre la Mort, qu'elle porte en ſon ſein,
Trois fois elle ſe lève & retombe ſoudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure, ſoupire, &, dans ſon déſeſpoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

PLUS loin, c'eſt Niobé, cette femme orgueilleuſe,
Cette Mère ſuperbe, & bien plus malheureuſe.
Quel ſpectacle ! elle s'offre à mes ſens déſolés,
Au milieu de ſes fils, l'un ſur l'autre immolés.
A force de ſouffrir, elle paroît tranquile :
Son front eſt abattu, ſon regard immobile ;
Elle reſte ſans voix ; l'excès de ſes douleurs
A tari dans ſes yeux la ſource de ſes pleurs.
Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure :
Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.

QU'ELLE ſeule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

Voulez-vous qu'une Reine, en ſecret agitée,
Dégoutante de ſang, de remords tourmentée,
Et qui voit ſous ſes pas s'entrouvrir les enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers?

Voulez-vous qu'une Amante, au milieu des ténébres,
Et, prête à ſe rejoindre à des manes funèbres,
Médite en éclatant un ſiniſtre deſſein,
Et ſe plonge, avec art, un poignard dans le ſein?

N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuſes allarmes:
Par un rithme importun corrompre nos plaiſirs,
Meſurer vos tranſports & noter vos ſoupirs;
Et, quittant le vrai ton pour une emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpoméne.
Le ſentiment ſe taît, & ſçait bien s'exprimer:
L'Actrice doit le peindre & non le déclamer.

Contemplez de Makbet * l'Epouſe criminelle,
Sous ces murs, où ſon Roi fut égorgé par elle:

* *Makbet, Tragédie Angloiſe.*

Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs;
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remord, dont elle est la victime,
Agite son repos des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache en vain;
Sous la main qui l'efface il reparoît soudain;
J'admire en frissonnant: ô muette éloquence!
Quel mouvement! quel geste! & surtout quel silence!

Le discours le plus beau, lorsqu'il est déplacé,
Pése & déplaît bientôt au Spectateur glacé.

Muse, soutiens mon vol, échauffe mon courage;
Et de ma jeune Éléve obtiens moi le suffrage.
La variété seule a droit de la charmer;
Et c'est en l'amusant que je veux la former.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles:
Ainsi que ses leçons, chaque art a ses modéles.

DÉJA, la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie;
Et, foulant à ses pieds les immortels cyprès,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.

UNE Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadême:
Dumesnil est son nom ; l'amour & la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les Tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geste est un éclair ; ses yeux lancent la foudre.

QUELLE autre l'accompagne &, parmi cent clameurs,
Perce les flots bruyans de ses Adorateurs!
Ses pas sont mesurés ; ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace :
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné,
Le Spectateur admire, & n'est point entraîné;

De ſa ſublime Emule elle n'a point la flâme ;
Mais, à force d'eſprit, elle en impoſe à l'ame.
Quel auguſte maintien, quelle noble fierté!
Tout juſqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec ſoin conſulter l'une & l'autre ;
Et puiſer dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître eſt ſurtout votre cœur.
Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le deſir d'imiter vous cache un précipice :
Gardez de vous traîner ſur les pas d'une Actrice :
N'allez point copier tels geſtes, tels accens,
Nous répéter ſans goût d'étrangers mouvemens,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Le méchaniſme heureux d'une belle Statue.
Abandonnez votre ame à l'eſſor du talent ;
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant.

O toi, dont les attraits embelliſſent la Scène ;
Toi, que l'Amour jaloux diſpute à Melpomène,
Séduiſante Dubois, réponds à nos deſirs ;
C'eſt aſſez ſommeiller dans le ſein des plaiſirs.

Oſe enfin te placer au rang de tes modèles,
La gloire te ſourit & te promet des aîles!
Oſe, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Lorsqu'avec moins de crainte, & moins de ſervitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude;
Quand le Parterre enfin, ce lion rugiſſant,
Deviendra pour vous ſeule & ſouple & careſſant:
Élancez-vous alors loin du ſentier vulgaire,
De votre art plus maîtreſſe, étendez-en la ſphère.
Par de nouveaux moyens attachez nos regards:
Hazardez, le ſublime a ſouvent ſes écarts.
Par ſa ſimplicité tantôt il nous étonne:
Tantôt, armé d'éclairs, c'eſt Jupiter qui tonne.

La Nature long-temps ſe plaît à ſe cacher:
Elle a mille ſecrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & ſtérile,
Aux regards du génie elle eſt toujours fertile.

C'eſt l'or qui, renfermé dans ſes noirs ſouterrains,
Attend, pour en ſortir, d'induſtrieuſes mains.
C'eſt ce marbre groſſier, c'eſt ce bloc inſenſible
Que le cizeau façonne, & que l'art rend fléxible.

MAIS ce n'eſt point aſſez de ces vaines leçons;
Je quitte le pinceau, je briſe mes crayons,
Si je ne vous inſpire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, le foyer du ſublime.
Le préjugé s'efface, il touche à ſon déclin;
Le François plus inſtruit, eſt auſſi plus humain.
S'il outragea votre art, il en rougit encore.
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore?

CONNOISSEZ de cet Art quelle eſt la dignité;
Voyez autour de vous tout un Peuple agité;
Il ſe preſſe, il palpite, & ſoudain plus tranquile,
Un morne accablement tient ſon œil immobile.
Ces pâles Spectateurs, étonnés de frémir,
A votre émotion meſurent leur plaiſir;

Tantôt, enſevelis en des terreurs muettes,
Ils n'ont que des ſanglots, des pleurs pour interprêtes ;
Et tantôt mille cris, juſqu'au Ciel élancés,
Soulagent tous les cœurs, trop longtemps oppreſſés.
Chacun de ces effets eſt votre heureux ouvrage ;
Chaque larme verſée eſt pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des paſſions ;
Le mobile brûlant de nos affections.
Nous reſſentons vos feux, nos tranſports ſont les vôtres ;
Et le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
En vous reſpire un Dieu, qui ſçait tout animer :
Organes des vertus, vous les faites aimer.
Vous défendez les droits du Mortel qu'on opprime,
Et trouvez ſur vos fronts des foudres pour le crime.

Je ſçais qu'un Sage illuſtre, un Mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorſqu'il en eſt aimé,
Du fond de ſa retraite, où l'Univers l'offenſe,
A fait tonner ſur vous ſa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous raſſurer :
Un Sage n'eſt qu'un homme ; il a pû s'égarer.

Le Monde à ſes regards prend un aſpect ſauvage ;
Ne peut-on s'en former une riante image ?
Des crédules humains Précepteurs rigoureux
Pourquoi nous envier nos menſonges heureux ?
Ah ! laiſſez-nous du moins une douce impoſture :
L'ingénieuſe erreur embellit la Nature ;
Et nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs,
C'eſt ravir à la Terre, & ſes fruits & ſes fleurs.

SACHEZ donc repouſſer de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ſes plaintes.
Tout ſévère qu'il eſt, on peut le déſarmer :
Oppoſez-lui des mœurs, il va vous eſtimer.
Ce n'eſt pas que je veuille, en Sage atrabilaire,
Fermer vos jeunes cœurs au deſir de nous plaire :
La flamme de l'Amour peut dans un cœur brûlant
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'eſt point cet Amour, qui fait rougir les Graces,
Que le morne Plutus entraîne ſur ſes traces,
Ou qu'on voit, ſecouant deux torches dans ſes mains,
Sourire au Dieu laſcif qui préſide aux Jardins :

C'eſt ce Dieu délicat, qu'embellit la décence:
Que l'aimable myſtère accompagne en ſilence;
Qui, ſans effaroucher le timide deſir,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein du plaiſir.

POUR vous faire adorer, vous reſpectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux ſyſtême.
Que l'Amant, enchanté de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante, en ſortant de vos bras.
Que la réflexion, qui ſuit toujours l'ivreſſe,
En la juſtifiant, augmente ſa tendreſſe,
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à ſon tour,
Pare encor votre Automne, & ſurvive à l'Amour.

VOILA par quels moyens & quelle heureuſe adreſſe
Hors du Théâtre même une Actrice intéreſſe,
Sur ſa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Cenſeurs.

SUR le ſommet du Pinde, au ſéjour des orages,
S'éléve un Temple auguſte, affermi par les âges;

Cent colonnes d'ébéne en ſoutiennent le faix ;
Et ſur les murs ſanglans ſont écrits les forfaits.
On s'avance, en tremblant, ſous d'immenſes portiques.
L'œil s'enfonce & ſe perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens faſtueux ;
Tout eſt dans ce ſéjour ſimple & majeſtueux.
On y voit des tombeaux, entourés de ténébres ;
Des phantômes, penchés ſur des urnes funébres ;
Et l'on n'entend partout que lugubres accens,
Que ſons entrecoupés, & longs gémiſſemens.

DEUX Femmes, ſur le ſeuil, en défendent l'entrée ;
L'une toujours plaintive, eſt toujours éplorée :
Ses cheveux ſont épars, ſon front couvert de deuil ;
Et ſa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inſpire l'effroi dont elle eſt oppreſſée.
Son front eſt fixe & morne, & ſa langue glacée.
La vengeance, la rage & la ſoif des combats ;
Cent Spectres en tumulte accourent ſur ſes pas.
Ses ſens ſont éperdus ; ſes cheveux ſe hériſſent ;
Sa poitrine ſe gonfle, & ſes bras ſe roidiſſent ;

Un feu ſombre étincelle en ſes yeux inhumains;
Et la coupe d'Atrée enſanglante ſes mains.

Plus loin régne l'Amour; cet Amour implacable,
De meurtre dégoûtant, malheureux & coupable;
Qui ne reſpecte rien, quand il eſt outragé,
Court, ſe venge & gémit ſitôt qu'il eſt vengé.
L'aſſaſſin de Pirrhus, l'Euménide d'Oreſte;
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeſte,
Oſa porter la flamme au bucher de Didon,
Et plonger le poignard au ſein d'Agamemnon.

De ces ſombres objets Melpomène entourée,
Choiſit au milieu d'eux ſa retraite ſacrée.

Les yeux étincelans, quel vieillard dans ce lieu,
Environné d'Autels, ſemble en être le Dieu?
Un Mortel moins altier, aſſis au même Trône,
Reçoit des mains du goût ſa brillante couronne.
Leur terrible Rival, pour tracer ſes tableaux,
Dans le ſang & les pleurs trempe ſes noirs pinceaux.

Et leurs lauriers épars, couvrant le Sanctuaire,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande Actrice, admise en ce séjour divin,
Marche & s'enorgueillit près du grand Écrivain.
Récitant ces beaux vers, où l'Amour seul domine,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil sombre & de larmes baigné,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous, de ces demi-Dieux modernes Interprétes,
La gloire vous attend, & vos palmes sont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau, dans ces pompeux réduits
Déjà vos traits brillans sont partout reproduits.
Ici pleure Gaussin, toujours sensible & tendre.
Là, c'est toi, Dumesnil, toi que l'on croit entendre;
La Nature enrichit ton simple médaillon;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.

Ch. Eisen inv. *E. De Ghendt Sculp.*

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

J'AI chanté l'art brillant d'embellir Melpomène,
De parler, de gémir, de tonner sur la Scène :
Au cothurne orgueilleux j'osai dicter des loix ;
A l'humble brodequin je consacre ma voix.

TOI qui, dans un miroir agréable & fidèle,
Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et sçais, en te jouant, corriger l'Univers :
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Échauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, & ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprête du tien.

O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les Cieux n'ont dans vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie, aux humains apportée,
Mobile universel, ravi par Prométhée,
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du Monde encor brute éclaira le berceau.
Les rayons de l'Ether composent sa couronne;
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs;
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules;
Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.
Enlevez au Public le droit de vous juger.
Voulez-vous sur la Scène étaler votre enfance,
Au Parterre assemblé prouver votre ignorance,
D'un rire aviliſſant provoquer les éclats,
Balbutier des vers que vous n'entendrez pas;

Végéter & vieillir dans cette ignominie,
Salaire accoutumé des Bouffons ſans génie?

Mais ce n'eſt point aſſez de ce feu créateur;
Tremblez; l'homme d'eſprit eſt loin du grand Acteur.
Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
Pour peindre la Nature, il faut la bien connoître;
En tout temps, en tous lieux, il faut la conſulter,
La conſulter encore, & puis la méditer.
Elle eſt belle, féconde & ſublime à tout âge.
Dans les jeux de l'enfance épiez ſon langage:
Obſervez les vieillards & leurs diſcours chagrins;
Du jeune homme inquiet les deſirs incertains;
L'épouſe avec l'époux, le fils avec le père,
Et la fille attentive aux leçons de ſa mère.
C'eſt là que l'on ſaiſit ce ton de vérité,
Que l'effort du travail n'a jamais imité.
C'eſt là que l'on ſe rit de ces jeux froids & triſtes,
De ces vils hiſtrions, l'un de l'autre copiſtes,
Et que l'Acteur, entr'eux comparant les Objets,
Va ravir de ſon art les plus nobles ſecrets.

LES préceptes de l'Art ſont toujours arbitraires.
Ceux-ci ſemblent trop doux, & ceux-là trop ſévères;
Et l'on a vu ſouvent de graves précepteurs,
En donnant des leçons, conſacrer des erreurs.
La Nature elle ſeule eſt un guide fidèle,
Et tous les vrais talens ſont éclairés par elle.

OCCUPÉ du Spectacle, & non des Spectateurs,
Faites toujours valoir vos Interlocuteurs.
Pour laiſſer de chacun reſſortir la partie,
Étudiez des tons l'heureuſe ſympathie.
Lorſque l'un s'affoiblit, l'autre devient trop fort.
Comme dans un concert, il faut prendre l'accord.

DE la Tradition rejettant la chimère,
Jouez d'après votre ame & votre caractère.
Comment fixer des tons d'âge en âge tranſmis?
A ces bizarres Loix Dorilas fut ſoumis.
Sans ceſſe il conſultoit ce miroir infidèle,
Que le temps, chaque jour, obſcurcit de ſon aîle.

Servile imitateur, bouffon faſtidieux,
Il n'auroit point oſé ſe montrer à nos yeux,
S'il n'eût de ſon ayeul arboré la rondache,
Les antiques canons, & ſurtout la mouſtache.
Il mettoit ſon orgueil à le repréſenter;
Répétoit ſes accens qu'il s'étoit fait noter;
De rien imaginer affectoit le ſcrupule;
Et par tradition fut ſot & ridicule.

DES rôles différens parcourons les beautés;
Combinons leur eſprit, & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères:
C'eſt-là qu'il faut de l'art épuiſer les myſtères,
Contraindre ſa chaleur, ſoudain la déployer,
Deſcendre, s'élever & ſe multiplier;
Démêler tous les traits que le rôle raſſemble:
Embraſſer les détails, ſans négliger l'enſemble.
Là, jamais votre jeu ne doit ſe ralentir:
Il faut toujours penſer, il faut toujours ſentir;

Unir adroitement la force à la ſoupleſſe,
Se variant toujours, ſe reſſembler ſans ceſſe;
A l'Auteur embelli, s'il le faut, ajouter,
Et créer quelquefois, pour mieux exécuter.

Il eſt des traits ſaillans que j'aime & que j'admire:
L'Art ne les fixe point, le moment les inſpire.
Un ſilence éloquent eſt ſouvent un bon mot;
Un bon mot diſparoît, quand l'Acteur n'eſt qu'un ſot.

Nous répreſentez-vous la ſombre humeur d'Alceſte,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteſte?
Que votre abord ſoit dur, votre front ſourcilleux,
Votre voix ſéche & bruſque, & votre œil nébuleux.
Exprimez bien ſurtout ces fougues de tendreſſe,
Dont il vient amuſer ſa volage maîtreſſe;
Qu'on reconnoiſſe en vous un Mortel égaré,
Qui hait juſqu'à l'amour, dont il eſt dévoré.

Grandval, dans ces tableaux paroît encor ſublime,
Et fait à ſes beaux ans ſurvivre notre eſtime.

Jouez-vous

Jouez-vous le Tartuffe ? observez d'autres Loix ;
En sons pieux & lents mesurez votre voix :
De ce fourbe imitez le mystique sourire,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire ;
Lorsque, laissant errer une indiscrette main,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein ;
Avec suavité médite un adultère,
Et veut, au nom de Dieu, deshonorer son Frère,
Que votre air, tour-à-tour, soit ferme & radouci :
Là, soyez prosterné ; mais, commandez ici.

Le rôle du Joueur veut une ame brûlante,
Que toujours l'action y soit vive & saillante.
Paroissez sur la Scène, égaré, furieux,
Pâle, défiguré, le chapeau sur les yeux.
Renversez ces fauteuils, que vous croyez complices :
Roland du Lansquenet, ébranlez les coulisses.
Au seul nom de trictrac, frémissez de courroux.
Le dez fatal vous suit, & roule encor pour vous.

Il eſt plus d'une palme à la Cour de Thalie.
L'un conſacre aux vieillards une voix affoiblie,
Nous retrace leurs mœurs, leurs penchans clandeſtins,
Et leur crédulité pour des fils libertins.

Cet autre, qui de ſoi prudemment ſe défie,
Se ſent, pour les niais, formé par ſympathie.

Cet autre enfin, prenant un eſſor qui lui plaît,
Obéit à ſon goût, & s'érige en Valet.

Songes-y. Dans ce genre auquel tu te deſtines,
Il faut, avant les fleurs, cueillir bien des épines.
As-tu reçu des Cieux ce naturel plaiſant,
Cet Art, cet heureux don, le don d'être amuſant?
La volubilité d'un organe mobile;
Un corps alerte & ſouple, un eſprit verſatile?
Voit-on étinceler dans ton regard mutin,
Et l'amour de l'intrigue, & la ſoif du butin?
La trahiſon, l'adreſſe, & cette effronterie,
Dont l'intrépidité ſied à la fourberie?

Quelquefois un Valet, novice dans ſon art,
De là publique joie oſe prendre ſa part;
Et, ne ſachant ſur lui garder aucun empire,
Rit de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il va dire.
C'eſt uſurper nos droits: le jaloux Spectateur
S'attriſte avec raiſon du plaiſir de l'Acteur.
Le Perſonnage ſeul nous plaît & nous étonne:
Tout le charme eſt détruit, quand on voit la perſonne.
Ne te livre jamais à ce rire empeſé,
Et ſache être amuſant, ſans paroître amuſé.

Ne va point cependant, Baladin mercenaire,
Apporter ſur la Scène un front atrabilaire;
Et t'acquitter d'un art, pour toi toujours nouveau,
Ainſi qu'un porte-faix qui décharge un fardeau.
Je mépriſe un Acteur que ſon talent ennuie;
Il doit être chaſſé de la cour de Thalie:
C'eſt un hibou qui vient, ſous des berceaux naiſſans,
Effrayer Philoméle, & troubler ſes accens.

L'INGÉNIEUX Armand, ce Nestor du Théâtre ;
Oublié par le temps, étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse & sa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaîté ;
Mais, rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre,
Sous un flegme éloquent il sçavoit la contraindre ;
Au plaisir qu'il donnoit, il sçavoit se borner,
Et sans montrer le sien, le laissoit soupçonner.

AINSI qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface,
Lorsqu'un talent s'éclipse, un autre le remplace.

POISSON, qui si longtems amusa tout Paris,
Descendoit dans la tombe, escorté par les ris.
Préville vient, paroît ; il r'anime la Scène ;
Et Momus aisément fait oublier Silène :
Préville !... ennuis, fuyez, fuyez, soucis affreux ;
Son nom est un signal, pour r'allier les jeux.
Les Muses m'ont appris qu'une douce démence,
Un rire universel a fêté sa naissance.

Mille Silphes légers, ſoulevant le rideau,
Se jouoient & danſoient autour de ſon berceau :
Il reçut le grelot des mains de la Folie :
En bégayant encore, il vola vers Thalie ;
Pour lui ſeul la Nature eſt ſans déguiſement,
Comme la jeune Amante aux yeux de ſon Amant.
Acteur ingénieux, je te dois cet hommage :
Ainſi que nos plaiſirs, ces vers ſont ton ouvrage.
Que du Lierre immortel ton front ſoit décoré ;
Qui fait rire ſon ſiécle, en doit être adoré.

POUR les rôles d'Amans ſi l'inſtinct vous décide ;
Servez-vous à vous-même & de Juge & de guide.
Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs ſont parfaits :
Avant que d'être aimés, il leur faut des attraits.
Un abord ſéduiſant, un regard vif & tendre,
Un ſilence qui parle & qui ſe faſſe entendre ;
Le ſon de voix touchant, le maintien gracieux,
L'Art de flater l'oreille, & de charmer les yeux.

Sçavez-vous ce que peut un éloquent ſourire ?
Tous ces riens de l'amour, ſçavez-vous les bien dire ?
Pour le repréſenter, avez-vous ſes appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

Vous n'avez rien encore, & vous devez tout craindre ;
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur,
Ces mouvemens ſecrets, ces inſtans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivreſſe,
Les tranſports de l'amour & ſa délicateſſe.
Un rôle eſt à la fois, tendre, emporté, jaloux.
Ces contraſtes frappans, il faut les rendre tous.
Paiſible adorateur, là, bornez-vous à plaire :
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez ſurtout, ſachez comment, d'un œil ſerein,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend ſoudain ;
Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle ;
De quel air on lui jure une haine immortelle ;

Avec quelle contrainte on feint d'autres amours ;
Et comment on le quitte, en revenant toujours.

ÉVITEZ cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois & vit par artifice,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens, qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la Scène éparpiller votre ame.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison,
Ne sont qu'un froid Dédale, où se perd la raison.

UN Acteur a paru plein d'ame & de finesse :
Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets.
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a sçu des amans rajeunir le langage,
Des Rôles langoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & fait parler au cœur.

Aimez-vous mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Maîtres ?
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, ou l'organe fluté ?
Que votre œil clignotant & foible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer
Qu'au sexe incessament vous allez renoncer ;
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue ;
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue ;
Et paroissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.

Mais ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un Fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air ;
C'est aux plaines du Ciel que se forme l'éclair ;
Allez, & parcourez ce magique Théâtre
D'un monde qui se hait, & pourtant s'idolâtre.

Étudiez

Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le ſçavant perſifflage & les mots uſités;
De vos cercles bourgeois franchiſſez les ténébres;
Obtenez quelques mois de nos femmes célébres.
Leur entretien, utile à vos ſens rajeunis,
Vous enluminera du moderne vernis,
Inſtruiſez-vous des ſoins, des égards que mérite
La femme que l'on prend, & celle que l'on quitte.
Diſſertez ſans objet, riez avec ennui;
Le monde eſt vain & ſot; ſoyez ſot avec lui;
Et revenez, tout fier de cent graces nouvelles,
De leurs propres travers amuſer vos modèles.
C'eſt ainſi que l'Abeille, aux approches du jour,
Moiſſonne les Jardins & les Prés d'alentour;
Et, diſputant la Roſe au jeune Amant de Flore,
Lorſqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore,
Revient dans ſon aſyle obſcur & parfumé,
Dépoſer le tréſor du miel qu'elle a formé.

BARON jeune & fêté, dans ce monde frivole,
En ſortant de la Scène, alloit jouer ſon Rôle.
L'ardente vanité ſe diſputoit ſes vœux :
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Il conſervoit ſon rang aux pieds de ſes Maîtreſſes ;
Et ſe donna les airs de tromper des Ducheſſes.

MAIS craignez d'abuſer d'un conſeil imprudent.
L'Acteur n'eſt plus qu'un ſot, s'il devient impudent.
Notre foibleſſe, à tort, le flate & le ménage,
Si la fatuité ſurvit au Perſonnage.
Votre état eſt de plaire, & non de protéger ;
Redoutez le Public ; il aime à ſe venger.
Lorſqu'on veut s'élever, il faut ſçavoir deſcendre,
D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre,
Quand le premier Valet ſe rit de vos hauteurs,
Et va pour ſon argent ſiffler ſes protecteurs ?

TOI, qui prétends briller dans les Scènes burleſques,
D'un monde moins poli conſulte les groteſques ;

De nos originaux folâtre Observateur,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens, parcours tous les lieux où le Peuple déploie,
Autour d'un ais brisé, son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle, ose & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux, arrivé d'aujourd'hui.
De ces Mortels grossiers apprends l'art de nous plaire;
Tous leurs traits sont frappans, & rien ne les altère.
Ici, c'est un vieillard de rides sillonné,
Et d'un essain d'enfans toujours environné;
Courbant son corps usé sur un bâton rustique,
Il se fait craindre encor par sa gaîté caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène, au dos rond & convéxe,
Heurter tous ses voisins de son pas circonfléxe,
Injurier cet arbre, &, prêt à trébucher,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher?
Plus loin, deux Champions furieux, hors d'haleine,
S'arment, les poings fermés, pour quelque grosse Héléne.

Tel objet eſt choquant dans la réalité,
Qui plaît au Spectateur, s'il eſt bien imité.
Vadé, pour achever ſes eſquiſſes fidelles,
Dans tous les carrefours pourſuivoit ſes modèles;
De ce Coſtume agreſte ingénu partiſan,
Interrogeoit le Pâtre, abordoit l'Artiſan.
Jaloux de la ſaiſir ſans maſque & ſans parure,
Juſques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village? il en traçoit les mœurs;
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des Racoleurs;
Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, ſur un Port, Jérôme & Fanchonnette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont, aux faſtes des jeux, pour jamais conſacrés;
Arbitres délicats des plaiſirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'uſage;
Chez les Aubry du temps paſſoient les jours entiers;
Et puiſoient dans le vin l'oubli des Créanciers.

Craignez de traveſtir, Baladins ſubalternes;
Ces Libertins titrés, en Buveurs de Tavernes;
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les Amours ont ſervi d'Échanſons:
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivreſſe,
Malgré tous vos écarts, le Courtiſan paroiſſe;
Et ne confondez point, dans vos peſans croquis,
Le délire d'un Ruſtre & celui d'un Marquis.

BELCOUR, de ces tableaux a ſaiſi la fineſſe:
Son bacchique enjoûment n'eſt jamais ſans nobleſſe.
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un Eſſain de Buveurs il revienne entouré,
Étourdir un Vieillard par des diſcours ſans ſuite,
Et lui balbutier des leçons de conduite;
Ou ſoit que plus raſſis, & gaîment indiſcret,
Il démaſque en riant l'Uſurier Turcaret.

VOUS que l'âge a murís & rendus plus ſévères;
Eſſayez vos talens dans les rôles de Pères.

C'eſt-là qu'enfin Thalie oſe élever la voix ;
Et que le cœur ému peut reprendre ſes droits.
Acquérez ce maintien, ce débit plein d'aiſance,
Et ces tons aſſurés, fruits de l'expérience.
Soyez dur, inquiet, défiant, dans Simon,
Dans Licandre, impoſant, tendre, dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'âme :
Il faut que ſans éclats votre jeu nous enflâme,
D'un geſte toujours ſimple appuyez vos diſcours.
L'auguſte vérité n'a pas beſoin d'atours.
Si cependant un fils contre lui vous anime,
Éclatez, ſoyez ferme, éloquent & ſublime.
Offrez-nous à l'aſpect de ce fils criminel,
Toute la majeſté du courroux paternel.
Excitez les ſanglots, faites couler les larmes :
De la Nature en pleurs déployez tous les charmes :
Tranſmettez-nous votre ame ; & que le Spectateur
Puiſſe applaudir au Père, en oubliant l'Acteur.

Vous Reines du Théâtre où l'Amour vous appelle,
L'orgueil de vous inſtruire a réveillé mon zéle.

Je n'ai point, au hazard, confondu mes couleurs;
Œconome prudent, j'ai réſervé les fleurs.
Muſe, couronne-toi d'une palme nouvelle :
La beauté te ſourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux ſons,
Elle veut des conſeils, & non pas des leçons :
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ſes talens, mais d'une main légère.
C'eſt ainſi que l'on voit les fléxibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

POUR ſouffrir le grand jour & l'éclat de la Scène,
De votre vrai talent ſoyez d'abord certaine.
Ne vous en fiez point à vos Adorateurs :
Faites-vous des amis, & craignez les flateurs.
Qu'eſpérer en effet de ces folles Actrices,
Bourgeoiſes le matin, le ſoir Impératrices,
Qui ſur l'Art avili conſultent leurs Mamans,
Quelque ſot Eſculape ou de plus ſots Amans ?

Songez à vous pourvoir d'un Conſeiller utile,
Juge de vos défauts, & Juge difficile.
Interrogez votre âge & vos penchants ſecrets,
Et votre caractère & l'eſprit de vos traits.
Aux rôles langoureux telle ſouvent s'obſtine,
Dont le dehors annonce ou Finette ou Juſtine;
Et telle, avec un front impoſant & hautain,
Repréſente Marton, que cajole Frontin.

Œil ruſé, taille leſte, & langues indiſcrettes,
Ce qu'il faut aux Valets, il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe ſurtout elles doivent briller,
Agir preſque toujours & toujours babiller;
Ou du moins, ſe taiſant avec impatience,
Par un geſte indiſcret échauffer leur ſilence.
Qu'elles ſe gardent bien de charger leurs tableaux;
Nous voulons des Teniers & non pas des Calots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il eſt contraint, le rire eſt inſipide.

Camille,

Camille, aux yeux charmés des zéphires surpris,
Couroit sur les moissons, sans courber les épis.

Ah! si la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt disparue,
Qui par son enjouement sçavoit tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer!....
Je vous dirois sans cesse: ayez les yeux sur elle;
Et, Je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante sans apprêt, & vive sans grimace,
A chaque mouvement acquérir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit;
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel, & parer la Nature.
Tu touches, Dangeville, au sublime degré,
Ou la gloire n'a plus qu'une rayon épuré,

A ce moment flateur, le plus beau de la vie,
Où le talent paiſible & vainqueur de l'envie,
Jouit de ſon triomphe avec ſécurité,
Et voit poindre le jour de l'immortalité.

LUZZI, jeune Fanier, volez dans la carrière:
L'Amour en ſouriant vous ouvre la barrière,
Treſſe un myrthe nouveau pour orner vos attraits,
Et bat des mains lui-même, en voyant vos ſuccès.

PARIS, à chaque pas, nous offre cent Coquettes,
Ivres d'un fol encens, volages, indiſcettes:
O vous, qui ſous leurs traits voulez nous enflâmer,
A jouer leurs travers, l'art ſeul peut vous former:
Attendez que le temps, maître tardif & ſage,
Du monde & des plaiſirs vous ait appris l'uſage;
Saiſiſſez la ſaiſon de la maturité,
Ce moment dangereux, le ſoir de la beauté;
Ce moment, où les cœurs ne cédent qu'à l'adreſſe.
L'Amour eſt un enfant, qu'amuſe la Jeuneſſe:

A dix-huit ans, à vingt, on peut le retenir;
Mais, à trente, on l'ennuie; il faut le conquérir.
Pour ce fameux exploit il eſt mille artifices,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices,
D'un geſte ou d'un ſouris combinez la valeur:
Commandez à vos yeux de feindre la douleur,
Le plaiſir, le dédain, & la mélancolie,
La raiſon quelquefois & ſouvent la folie:
De l'Amour-propre en nous connoiſſez les reſſorts,
Cet Art de ralentir, d'exciter nos tranſports;
Cet Art de déſoler le Sot qu'on encourage!
Et de paroître calme, en ſoulevant l'orage.
Oſez alors, oſez reproduire à nos yeux
L'Amante qui d'Alceſte a captivé les vœux.

AH! combien, ſous ces traits, me ſemble intéreſſante
Cette Actrice, à la fois, noble, ſage & décente,
Qui ſçait tout détailler & ne réfroidit rien;
Aſſujettit au goût ſes tons & ſon maintien;

Et qui, fidéle au vrai, ſans nuire au vraiſemblable,
Toujours ingénieuſe, eſt toujours raiſonnable !

Moissonnant vos attraits, ſi l'infléxible temps
A déjà loin de vous emporté le printemps,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Eſcarbagnas, & nos vieilles Amantes.
Tous ces rôles choquants, s'ils n'ont l'appui du jeu,
Sous les traits de Gautier, ont fixé notre aveu.
Vous y pouvez de l'art déployer les richeſſes :
Leurs traits ſont plus marqués; mais ils ont leurs fineſſes.
Affectez quelquefois un ſourire enfantin ;
Qu'une roſe en bouton parfume votre ſein ;
Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naiſſante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas ;
N'emrubanez point trop vos burleſques appas.
Dans vos plus grands excès ſoyez prudente & ſage :
Baiſſez de vos cheveux le double ou triple étage ;

Élaguez ce panier ; roguez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller, mais doux & désarmé :
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'est point formé
Le Soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du desir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la Nature, & qu'on n'imite pas ;
Ce front baissé toujours, & qui rougit sans cesse,
Cette grace naïve, atour de la jeunesse :
Ah ! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le Printemps.

Nous représentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne & gémit sous un masque perfide?
Marquez nous ce dépit & ce ressentiment:
C'est une Nymphe en pleurs, qu'outrage son Amant;
Qui résiste, qui craint de le voir infidèle;
Qu'il soupçonne être laide; & qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats;
Et l'orgueil d'une Amante, & surtout ses appas?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos allarmes;
Et, qu'à travers le masque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde surtout variez vos tableaux:
Chaque Scène y produit des sentimens nouveaux.
Pour remplir tous les cœurs du feu qui vous agite,
Animez vos regards, que votre sein palpite:
Développez-nous bien ces secrets mouvemens,
Ce désordre inconnu, ces premiers sentimens
D'une jeune Beauté qui soupire & s'ignore;
Qui voit ce qu'elle cherche & qui le cherche encore;
Dont le cœur insensible & mort jusqu'à ce jour
S'ouvre, &s'épanouit au souffle de l'Amour.

QUEL ſouvenir cruel ſe mêle à ces images !
Le talent, qui n'eſt plus, veut encor des hommages.
Tendre Guéant *, mon cœur ne t'oublîra jamais.
Puiſſé-je dans mes vers ranimer tes attraits ?
Combien elle étoit ſimple, intéreſſante, & belle !
Amour, tu t'en ſouviens, tu lui reſtas fidelle.
La douce illuſion accompagnoit ſes pas :
Les Graces l'inſpiroient, & ne la quittoient pas.
Amour, graces, beauté, rien ne la put défendre :
La tombe s'entrouvrit ; il y fallut deſcendre.
Ainſi l'étoile brille, & bientôt, à nos yeux,
En mourantes clartés ſemble quitter les cieux.

---

* *On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle Gauſſin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange, toujours faſtidieuſe, quand elle eſt répétée. Mlle Guéant n'étoit que l'Eléve de cette Actrice célébre, mais promettoit de devenir ſa rivale. Un organe enchanteur, une figure charmante, toute la ſéduction de l'ingénuité, tels furent ſes titres, & les motifs de mes éloges.*

Que dis-je ? elle reſpire : il eſt d'heureux ombrages,
Aſyles des Héros, des Belles & des Sages.
Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs,
Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
Peut-être qu'à Maurice, élevé ſur un Trône,
De Myrthe & de Lauriers elle offre une Couronne ;
Se rappelle des vers, qu'il lui fait déclamer ;
Et n'envie aux Mortels que le plaiſir d'aimer.....

MAIS, quoi ! quelle Beauté s'avance ſur la Scène !
Le Sentiment conduit ſa démarche incertaine.
Sa voix ſe développe en ſons doux & flateurs ;
Son œil eſt un rayon qui luit au fond des cœurs.
Sur ce front ingénu quelle grace enfantine !
C'eſt la naïve Hébé qui ſourit & badine :
C'eſt la Roſe qui naît, qui va naître, fleurir,
Lentement ſe déploye, & craint de s'entrouvrir :
Charmante Doligni, puis-je te méconnoître ;
Toi, ſi chère à l'Amour, que tu braves peut-être,

Pourſuis ;

Pourſuis ; ce Dieu léger, qui brigue tes faveurs,
Séduit par les attraits, eſt fixé par les mœurs.

L'ART n'eſt point dégradé, lorſqu'il ſe multiplie.
On éléve partout des Temples à Thalie.
Vous, qui nous amuſez par d'utiles travaux,
Dans un monde brillant vous trouvez des Rivaux.
Quel triomphe pour vous! ſous ces lambris tranquilles,
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes,
Dès que Flore a, près d'elle, aſſemblé les Zéphirs:
Mille jeunes beautés, qu'uniſſent les plaiſirs,
Au grand jour d'un Théâtre oſant riſquer leurs charmes,
Y ſçavent exciter ou les ris ou les larmes.
Aux agrémens naïfs de la ſimple gaîté,
L'une a ſçu de ſes traits plier la majeſté;
Et, lorſqu'elle deſcend aux jeux de la folie,
L'œil la prend pour Vénus, l'oreille pour Thalie.
L'autre vive, légère, un panier à la main,
Retrace à nos regards l'Amante de Lubin;

Ou plutôt, à cet air qui plaît sans imposture,
Sous le chapeau d'Annette, on croit voir la Nature.

La Scène quelquefois rassemble deux Amans
Gênés dans leurs desirs, & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décéle;
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincéle:
Malgré l'aimable Dieu, qui seul les fait agir,
Commandés par leur rôle, ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement, sans craindre pour leur flâme,
Se parler en public des secrets de leur âme.
Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaisir m'égaroit! la raison me raméne.
Muses, dont le pinceau peut enrichir la Scène,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs, il faut des Écrivains.
Tel qui, depuis longtemps, rampoit foible & timide,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.

Remettez ſous nos yeux le tableau de nos mœurs :
Badinez avec nous, pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels ſeroient vos ſcrupules ?
Molière eſt ſous la tombe, & non les ridicules.
Oui, chaque âge a les ſiens vrais, caractériſés :
Ceux-là ſont apparens, ceux-ci mal déguiſés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obſcure ;
Il faut à chaque ſiécle aſſigner ſa figure :
Avec des traits divers, le nôtre a ſes Orgons ;
Il a ſes Impoſteurs ; il a ſes Harpagons.
La Nature, en créant, toujours ſe renouvelle :
Les vices, les travers ſont variés comme elle.
Obſervez, parcourez & la Ville & la Cour :
Dans nos cœurs, en riant, venez porter le jour :
Quel léger tourbillon, va, vient, revient & roule
Dieux ! que d'Originaux ſe préſentent en foule !
Voyez-vous celui-ci, que l'on vient d'empâter,
Dans ſon faſte Bourgeois tout honteux d'exiſter ;
Cet autre, embaraſſé de ſa vaine richeſſe,
Qui cherche en vain ſes ſens uſés par la moleſſe ;

S'ennuie au sein des Arts qu'il rassemble à grands frais ;
Dîne, soupe, s'endort au son des clarinets ;
A sa meute ; sa troupe, & surtout sa musique,
Fatigue, tout le jour, son âme léthargique,
Et retombe le soir, en bâillant de nouveau,
Sur un lit d'édredon, qui lui sert de tombeau ?
Transportez à nos yeux la jeune Courtisanne,
Qui, fille de l'Amour, le sert & le profane,
Avec grace sourit, intrigue savamment,
Désespere avec art & trahit décemment.
Ce Protecteur banal, entouré de Thersites,
Et qui pour ses amis compte ses Parasites ;
Ou ce présomptueux, ivre de ses talens,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses Partisans ;
Et d'un œil prophétique, où le dédain repose,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'éléve, il naîtra des Barons.

Ch. Eisen inv. *B. De Ghendt Sculp.*

L'OPÉRA,

CHANT TROISIÉME.

DESCENS, viens m'inſpirer ſçavante Polymnie,
Viens m'ouvrir les tréſors de l'auguſte harmonie.
Tu m'exauces: déjà tous les Chantres des bois,
Te ſaluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'Onde de ces ruiſſeaux plus doucement murmure:
Zéphir plus mollement frémit ſous la verdure.
Les Roſeaux de Syrinx, changés en Inſtrument,
Vont moduler des airs ſous les doigts d'un Amant.
Cet arbuſte eſt plaintif, cette grotte ſonore:
La parole n'eſt plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loiſir ſtudieux,
O Déeſſe, j'entends la Muſique des Cieux,
La Terre a ſes accens, & les airs lui répondent:
Les Aſtres dans leur cours jamais ne ſe confondent.

Les Mondes, entraînés par leurs reſſorts ſecrets,
Toujours en mouvement, ne ſe heurtent jamais.
Paroiſſant oppoſés, ils ont leur ſympathie :
Dans l'accord général, chacun a ſa partie ;
Et les Etres entr'eux, par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur Auteur.

MAIS daigne enfin, quittant cette ſphère hardie,
Aſſigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique, objet de mes travaux,
Étale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels ſecours, le chant plein de ta flâme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin juſqu'à l'ame ;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître ſon feu,
De l'eſprit, de la force, & des graces du jeu.

VOUS qui ſur ce Théâtre oſerez vous produire,
Reçutes-vous des traits aſſortis pour ſéduire ?
N'allez point, ſur la Scène uſurpant un Autel,
Y faire huer un Dieu ſous les traits d'un Mortel.

Le monde où vous entrez eſt peuplé de Déeſſes :
L'Amour, en folâtrant, y choiſit ſes Prêtreſſes.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé,
Pourrez-vous, ſans rougir, prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus ſa couleur olivâtre ;
Dans un char tranſparent, par des Cignes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné ;
Et rappeller en vain cet enfant volontaire,
Qui s'eſt allé cacher à l'aſpect de ſa mère ?
Que Flore, à mes regards n'oſe jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir :
Sa bouche, au doux ſouris, doit être auſſi vermeille,
Que les boutons de roſe, épars dans ſa corbeille.
L'Amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours ;
Et, ſous les pampres verds dont Bacchus ſe couronne,
Le plaiſir doit briller dans les yeux d'Erigone.

Que la taille & le port ſoient toujours adaptés
Aux rôles différens que vous repréſentez.
Des Coloſſes hautains, dont l'Amour fuit les traces ;
Pourront-ils badiner ſous le corſet des Graces ?
La Naine pourra-t-elle, avec l'air enfantin,
Me retracer Pallas, une lance à la main ;
Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère,
Conviendra-t-il au front d'une ſimple Bergère ?

Sachez, quand il le faut, varier votre ton
Sévère dans Diane, emporté dans Junon.

Vous ſurtout qui voulez, dans vos fureurs lyriques,
Reſſuſciter pour nous ces Paladins antiques,
Tous ces illuſtres fous, ces Héros fabuleux ;
Soyez, à nos regards, giganteſques comme eux.
C'eſt peu de m'étaler une jeuneſſe aimable,
Je hais un Amadis, s'il n'eſt point formidable.
Quand Roland déracine en ſes fougueux accès,
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts,

Je

Je veux que, déployant une haute ſtature,
Il enrichiſſe l'art des dons de la Nature:
S'il n'en impoſe point à l'œil du Spectateur,
Si je ne confonds point le modèle & l'Acteur,
D'un tableau ſans effet bientôt je me détache;
Je ne vois qu'un enfant, caché ſous un panache;
Et dont le foible bras, jouant de l'eſponton,
Renverſe, avec fracas, des arbres de carton.
En vain ſon œil menace, & ſa main eſt armée;
Je cherche le Héros, & je ris du Pigmée.

PAR la ſeule raiſon mon eſprit enchanté,
Cherche dans le preſtige un air de vérité.

POUR nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous ſervir de guide.
Des ſons frêles & doux ſeroient choquans & faux,
Dans la bouche du Dieu qui régne ſur les flots:
Ces organes ſont faits pour briller dans des fêtes.
C'eſt d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes;

Quand les vents déchaînés mugiſſent une fois,
Ils ne s'appaiſent point avec des ports de voix;
Et Jupiter lui-même, armé de ſon tonnerre,
Se verroit, dans ſa gloire, inſulté du Parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argentin,
Prononcer en fauſſet les arrêts du deſtin.

MAIS c'eſt peu de la voix, c'eſt peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'impoſture;
De parer ces préſens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où nait l'illuſion.
Dans ce reſſort trop dur mettez plus de moleſſe:
Ces muſcles trop tendus ont beſoin de ſoupleſſe;
La grace & la beauté d'un Athléte vainqueur
Sont dans l'uſage adroit de ſa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une ſecrette étude,
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Inſtruits par la Nature, apprenez à l'orner.
Sur le Théâtre enfin ſachez vous deſſiner.

C'est par-là que Chassé regna sur votre Scène,
Et partage le trône, où s'assied Melpomène.

Prete à favoriser vos utiles efforts,
La Peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands Maîtres de l'art consultez les ouvrages:
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'un, pâlissant de rage, arrachant ses cheveux,
Semble frapper la terre, & maudire les Cieux:
L'autre, plus recueilli dans ses sombres allarmes,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici, c'est un Amant, vengeant ses feux trahis:
Là, c'est un Père en pleurs, qui reclame son fils.
Dans sa noble fureur, voyez comment Achille
Est fier & menaçant, quoiqu'il reste immobile:
Quelle ame dans ce calme, & quel emportement!
Chaque fibre, à mes yeux, exprime un sentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain son audace:
La Fureur disparoît, & l'Amour la remplace.

Entre des bras d'albâtre, à tout moment, preſſé,
Sur le ſein qu'il careſſe il languit renverſé;
Son regard eſt brûlant, ſon ame eſt éperdue:
Aux lévres de Cypris ſa bouche eſt ſuſpendue;
Et de ſon œil guerrier, où brillent les deſirs,
Coulent ces pleurs ſi doux, que l'on doit aux plaiſirs.

Du charme des couleurs qui pourroit ſe défendre?
Séduite par les yeux, l'oreille croit entendre.
C'eſt, quand l'Acteur peint bien, que nous l'applaudiſſons.
Raphaël & Rubens vous traçoient des leçons;
Et les fruits de leur art, vrai dans ſon impoſture,
Sont des vols que leurs mains ont faits à la Nature.

Lorsqu'un Chantre fameux, une lyre à la main,
Déployoit des accords le pouvoir ſouverain,
Et, par une harmonie ou belliqueuſe ou tendre,
Maîtriſoit le génie & l'ame d'Aléxandre,
Échauffoit ſes tranſports, l'enivroit, tour-à-tour,
De douleur, de plaiſir, de vengeance & d'amour,

Lui faiſoit à ſon gré prendre ou quitter les armes ;
Pouſſer des cris de rage, ou répandre des larmes ;
Rallumoit ſa fureur contre Perſépolis,
Ou le précipitoit ſur le ſein de Thaïs ;
Puis-je croire qu'alors ſon front, ſans énergie,
De ſes divers accens n'aidât point la magie ?
Ses regards tour-à-tour altiers, ſombres, touchans,
Peignoient les paſſions, mieux encor que ſes chants :
Dans tous ſes mouvemens reſpiroit le délire :
Son geſte, ſon viſage accompagnoit ſa lyre ;
Et de ſon action l'éloquente chaleur
Tranſmettoit à ſes ſons la flâme de ſon cœur.

L'ORGANE le plus beau, privé de cette flâme,
Forme un ſtérile bruit, qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne ſoit point négligé :
Cet utile reſſort veut être dirigé ;
La Nature le donne, & l'art ſçait le conduire,
L'affoiblir ou l'enfler, l'étendre ou le réduire.
Inſinuant & doux, quand il faut demander ;

Terrible & véhément, quand il faut commander ;
Sourd dans le déſeſpoir, ſonore dans la joie,
Tantôt il ſe renferme & tantôt ſe déploie.
Le ton eſt tyrannique ; il s'y faut aſſervir ;
Mais les infléxions doivent vous obéir.
Selon que l'ame ſouffre ou que l'ame eſt contente,
L'infléxion doit ſuivre, ou vive ou gémiſſante.
Des ſons autour de nous éclatent vainement ;
Leur plus douce magie eſt dans le ſentiment :
Le ſentiment fait tout ; c'eſt lui qui me réveille :
Par lui, l'ame eſt admiſe au plaiſir de l'oreille ;
Et je place l'Acteur, privé d'un ſi beau don,
Au-deſſous du fluteur, inſtruit par Vaucanſon.

Notre goût, plus ſuperbe avec plus de juſteſſe,
De nos récitatifs accuſe la triſteſſe ;
Ces modulations, dont le refrein glacé
Semble un hymne funébre au ſommeil adreſſé.
Le vrai récitatif, ſans appareil frivole,
Doit marcher, doit voler, ainſi que la parole.

Pour lier l'action ce langage eſt formé,
Et veut être chanté, bien moins que déclamé.
Pourquoi donc tous ces cris, ces infléxions lourdes,
Ces accens prolongés ſur des ſyllabes ſourdes,
Ces froids glapiſſemens, qu'on ſe plaît à filer?
Ceſſez de m'étourdir, quand il faut me parler.

QUITTEZ cet attirail, cette inſipide emphaſe,
L'écueil de notre chant, loin d'en être la baſe;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le Public mélodieuſement.
Vous pouvez, croyez-moi, ſans que l'on en murmure,
Preſſer, lorſqu'il le faut, & hâter la meſure. *
Loin de moi le Chanteur, qui, jaloux d'un beau ſon,
Eſt fidèle à la notte, en choquant la raiſon.
La célébre le Maure, honneur de votre Scène,
Aſſerviſſoit Euterpe aux loix de Melpomène.

* *Il falloit bien que cela fût autrefois; on le prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui, que de ſon temps. M. Rouſſeau appuye ce ſentiment dans ſa Lettre ſur la Muſique Françoiſe.*

Elle phraſoit ſon chant, ſans jamais le charger;
Ce qui languiſſoit trop, elle oſoit l'abréger.
Ce long récitatif, où l'Auditeur ſommeille,
Fixoit l'eſprit alors, en careſſant l'oreille;
Et le Drame lyrique, aujourd'hui ſi traînant,
Avec légèreté marchoit au dénoûment.

Réservez, réſervez la pompe muſicale,
Pour ces morceaux marqués, où l'organe s'étale,
Où l'ame enfin s'échappe en ſons plus véhémens,
Et donne un libre eſſor à tous ſes ſentimens.
Que vos infléxions ſoient alors ſoutenues;
Laiſſez-les expirer en de longues tenues;
Prodiguez le point d'orgue & les coups de goſier;
Le Public les exige, & va s'extaſier;
Mais dans tous ces détours d'un Dédale perfide,
Que le motif de l'air ſoit toujours votre guide.
C'eſt ainſi qu'un Sculpteur, à qui l'art eſt connu,
Sous le voile toujours fait ſoupçonner le nû.

DANS ce fracas lyrique, & ce brillant délire,
Par un maintien forcé n'apprêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des ſons éclatans;
Et gardez que vos bras, ſuſpendus trop longtemps,
Comme deux contrepoids, qu'en l'air un fil balance,
Attendent, pour tomber, la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer;
Mais c'eſt au jeu ſurtout que je veux vous former.

TOI, qui veux t'emparer des rôles à baguette,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiſcrette;
Pourras-tu, l'œil en feu, bouleverſer les airs,
Faire pâlir Hécate, enfler le ſein des mers,
Et perçant de Pluton le ténébreux domaine,
A tes Dragons aîlés parler en Souveraine?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur?
Pour évoquer l'Enfer, il faut de la chaleur.
Ne va point imiter ces Sorcières obſcures,
Qui n'ont rien d'infernal, ſi ce n'eſt leurs figures;

Menacent ſans fureur, s'agitent ſans tranſport;
Et dont le moindre geſte eſt un pénible effort.
Siſyphe, à leur aſpect, & tranſit & ſuccombe:
De ſes doigts engourdis ſa roche échappe, tombe;
Et l'ardent Ixion, ſurpris de friſſonner,
Sur ſon axe immobile a ceſſé de tourner.

Il faut que, dans ſon jeu, la redoutable Armide
M'attendriſſe à la fois, m'échauffe & m'intimide.

Dans ces riants Jardins Renaud eſt endormi.
Ce n'eſt plus ce guerrier, ce ſuperbe ennemi,
Ombragé d'un panache & caché ſous des armes;
C'eſt Adonis qui dort, protégé par ſes charmes.
Armide l'apperçoit, jette un cri de fureur,
S'élance, va percer ſon inflexible cœur.
O changement ſoudain, elle tremble, ſoupire,
Plaint ce jeune Héros, le contemple & l'admire.
Trois fois, prêt à frapper, ſon bras s'eſt ranimé,
Et ſon bras par ſes yeux eſt trois fois déſarmé.
Son courroux va renaître & va mourir encore:
Elle vole à Renaud, le menace, l'adore,

Laiſſe aller ſon poignard, le reprend tour-à-tour ;
Et ſes derniers tranſports ſont des tranſports d'amour.

Que ces emportemens ſont mêlés de tendreſſe !
Quel contraſte frappant de force & de foibleſſe !
Que de ſoupirs brûlans ! que de ſecrets combats !
Que de cris & d'accens, qui ne ſe notent pas !
A l'ame ſeule alors il faut que j'applaudiſſe :
La Chanteuſe s'éclipſe, & fait place à l'Actrice.
N'allez point vous piquer d'un froid compartiment :
Manquez, manquez au ton plutôt qu'au ſentiment :
Ne vous amuſez point à perler des cadences,
Aux éclats ménagés joignez les réticences.
L'Orcheſtre en vain prétend gouverner votre voix ;
La Nature vous parle, il faut ſuivre ſes loix.
Que m'importe, en voyant votre douleur profonde,
Si vous avez omis la valeur d'une ronde ?
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur,
Qui ſont faux à l'oreille & ſont vrais pour le cœur.

Quand de Pſyché, mourante au milieu de l'orage,
Arnould les yeux en pleurs me vient offrir l'image,

Et frémit ſous la nue, où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix, dans le fracas des airs ?
J'aime à voir ſon effroi, lorſque la foudre gronde,
Et ſes regards errans ſur les gouffres de l'Onde,
Ses ſons plaintifs & ſourds me pénètrent d'horreur ;
Et ſon ſilence même ajoûte à ma terreur.
Grace à l'illuſion, je ſens trembler la Terre ;
Cet airain, en roulant, me ſemble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'Art ſouléve & ſçait aſſujettir,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et, lorſque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire ſon déſordre & ſes graces timides,
J'éprouve ſa frayeur, je friſſonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

TELLE eſt du grand talent la puiſſante féerie :
Il rend tout vraiſemblable, il donne à tout la vie ;
Il embraſe la Scène, &, pour donner des loix,
A peine a-t-il beſoin du ſecours de la voix.

COMMENT à ces effets pourroit oſer prétendre
Celle qui, par momens, intéreſſante & tendre,

Senſible par corvée, & folle par état,
Quand ſon air eſt chanté, ſourit au premier Fat,
Provoque les regards, va mandier l'éloge
De ce jeune Amateur endormi dans ſa loge;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé,
Arrange, en minaudant, tout le plan d'un ſoupé?

Que jamais votre eſprit ne ſoit hors de la Scène;
Que votre œil au hazard jamais ne ſe promène;
Oubliez des balcons ces muets entretiens;
Vos regards ſont diſtraits, ils détournent les miens.
Puis-je être intéreſſé, quand vous ceſſez de l'être?
Et ſans un froid mortel puis-je voir reparoître
L'Automate chantant, dont les yeux libertins
Sont en correſpondance avec tous leurs voiſins?

Mais vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos maſſes organiques,
Et circulairement rangés en eſpalier,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer;
Vous verrai-je toujours, l'eſprit & le cœur vuides,
Hurlant, les bras croiſés, vos refrains inſipides?

Vous eſt-il défendu de peindre dans vos yeux,
Ou la triſteſſe ſombre ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus, Cérès, Flore & Pomone,
Lorſque le tambourin autour de vous réſonne ;
Sous des berceaux de fleurs lorſque d'heureux Amans
Entrelacent leur chiffre, & gravent leurs ſermens ;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange,
Une coupe à la main, préſide à la vendange ;
Quand tout eſt rayonnant du feu de la gaîté,
De quel œil ſoutenir votre immobilité ?
Vous gâtez le tableau qui par vous ſe partage.
De grace, criez moins, & ſentez davantage ;
Et que l'on puiſſe enfin ſur vos fronts animés,
Trouver le ſens des vers, par la voix exprimés...

La Scène s'embellit : ſur des bords ſolitaires,
Je vois ſe réunir des groupes de Bergères.
Des Bergers amoureux ont volé ſur leurs pas ;
Apollon les appelle à d'aimables combats.
Des guirlandes de fleurs ont paré ces muſettes ;
Cent touffes de rubans décorent ces houlettes ;

Déjà de l'art du chant on diſpute le prix.
Les Juges ſont Églé, Silvanire, Cloris;
C'eſt dans leurs jeunes mains que brille la couronne;
C'eſt le goût qui l'obtient, & l'amour qui la donne.

Le goût ſeul dans ce genre aſſure vos ſuccès;
Ou Nymphes ou Bergers, vous ne plairez jamais,
Sans ce tact délicat, cette ſubtile flâme,
Myſtère pour l'eſprit & délices de l'ame.

Tu lui dois ton génie, ô toi, Chantre adoré,
Toi, moderne Linus, par lui même inſpiré.
Que j'aimois de tes ſons l'heureuſe ſymétrie,
Leur accord, leur divorce & leur œconomie!
Organe de l'Amour auprès de la Beauté,
Tu verſois dans les cœurs la tendre volupté.
L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil infléxible:
Elle couroit t'entendre & revenoit ſenſible.
Plus d'une fois, le Dieu qui préſide aux ſaiſons,
Qui fait verdir les près, & jaunir les moiſſons,
Las du céleſte ennui, jaloux de nos hommages,
Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages:

Sous ces humbles dehors, heureux & careſſé,
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Iſſé;
Et, goûtant de deux cœurs la douce ſympathie,
Fut, Dieu plus que jamais, dans les bras de Clithie.
C'eſt lui ſans doute encor qui vient, changeant d'Autels,
Amuſer, ſous tes traits, & charmer les Mortels.

Vous, qui voulez ſortir de la foule profane,
Comme lui cultivez & domptez votre organe.
Corrigez-en les tons aigres, peſans ou faux;
En graces, comme lui, transformez vos défauts.

Prétendez-vous m'offrir le lever de l'Aurore?
Que votre foible voix par degré ſemble éclore;
Et, ſoudain déployée en ſons vifs & brillans,
Me retrace du jour les feux étincelans:
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines,
Se joue avec ſes traits & roule avec ſes chaînes.
Peignez-vous un ruiſſeau? que vos ſons amoureux
Coulent avec ſes flots, & murmurent comme eux.

Répandez

Répandez sur vos tons une aimable molesse :
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs & les ris ingénus,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel Acteur s'applaudit & se croit sûr de plaire
Qui, d'une voix tonnante, aborde une Bergère.
A peine dans son Art il est initié ;
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances ;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.
Ce passage est frappant & veut de la vigueur :
Là, que l'inflexion expire avec langueur ;
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoûte, s'il se peut, à notre mélodie.

Divine mélodie, ame de l'Univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir. Sur les mers inconstantes
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.

Tu ravis, tu ſoumets les habitans des eaux;
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts, tandis que tout ſommeille,
Prolonge en ton honneur ſon amoureuſe veille:
Et ſeul, ſur un rameau, dans le calme des nuits,
Il aime à moduler ſes douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus ſauvages;
Quel antre inhabité, quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables ſons?
Le plus barbare écho répéta des chanſons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière,
Le Courſier inquiet lève ſa tête altière,
Hennit, blanchit le mords, dreſſe ſes crins mouvans,
Et s'élance aux combats, plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu ſuſpens la miſère,
Rends le travail facile & la peine légère.
Que ſont tant de Mortels en proie aux noirs chagrins,
Et que le Ciel condamne à ſouffrir nos dédains?
Le moiſſonneur actif que le Soleil dévore;
Le Berger dans la plaine errant avant l'Aurore?

Que fait le forgeron ſoulevant ſes marteaux ;
Le vigneron brûlé ſur ſes ardens côteaux ;
Le captif dans les fers, le nautonnier ſur l'onde ;
L'eſclave enſeveli dans la mine profonde ;
Le timide indigent dans ſon obſcur réduit ?
Ils chantent : l'heure vole, & la douleur s'enfuit.

JEUNE & timide Amant, toi qui, dans ton ivreſſe,
N'as pû fléchir encor ton injuſte maîtreſſe ;
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ;
Sur la Scène des champs n'oſes-tu la conduire ?
La Nature eſt ſi belle à ſon premier ſourire !
Laiſſe errer ſes regards ſur ces riches tableaux,
Sur l'émail des vallons, & l'argent des ruiſſeaux ;
Dans cet enchantement, que ſa main ſe repoſe
Sur ce frais velouté qui décore la roſe ;
Qu'elle puiſſe, à longs traits, en reſpirer l'odeur ;
Le plaiſir de ſes ſens va paſſer dans ſon cœur ;

Si de tous ces attraits elle osoit se défendre,
Joins-y la volupté d'un chant fléxible & tendre;
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer.....
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.

Sous les traits de Lani Terpsicore s'avance :
D'Euterpe aimable sœur, comme Euterpe on l'encense;
Et, mariant sa marche au son des instrumens,
Elle a le même Trône, & les mêmes Amans.
L'illusion * la suit ; éloquente & muette,
Elle est des passions la mobile interprête :
Elle parle à mon ame, elle parle à mes sens ;
Et je vois dans ses jeux des tableaux agissans.
Le voile ingénieux de ses allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de l'histoire, elle raconte aux yeux :
Je revois les Amours, les faits de nos Ayeux.

* *La partie des Ballets, que je n'ai fait qu'effleurer, pourroit fournir un quatriéme Chant très-neuf & très-agréable ; mais il faut pour cette entreprise des connoissances que je n'ai pas.*

Elle ſçait m'inſpirer leur belliqueuſe ivreſſe ;
J'admire leurs exploits, & je plains leur foibleſſe.

A ſes lauriers brillans voulez-vous avoir part ?
Aux talens naturels joignez l'étude & l'art.
Que toujours votre danſe exprime un caractère :
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, tendre, vive ou légère.
M'offrez-vous Alecton, ſecouant ſes flambeaux ?
Élancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, nous annoncent la rage,
Le tumulte de l'ame & la ſoif du carnage.
Là, par des mouvemens ſouples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Peignez-moi les langueurs de la douce moleſſe.
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.
Ici, comme Guimard, devancez les zéphirs ;
Et que vos pas brillans ſoient le vol des plaiſirs.

Nous repréſentez-vous quelques danſes ruſtiques ;
Que vos agiles bonds ne ſoient point ſymétriques ;

De la Nature ſeule empruntez votre feu :
La danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.
Par des pas trop laſcifs n'offenſez point la vue ;
Vénus même déplaît, alors qu'elle eſt trop nue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point, ſans pudeur, à nos yeux vous pâmant,
Outrager la décence &, Sirène muette
Propoſer au Public un bonheur qu'il rejette.

Pour illuſtrer votre Art, reſpectez, dans vos Jeux,
Le Palais des Héros, & le Temple des Dieux.
Du Trône où ſiége Euterpe, il ne faut point deſcendre.
Sans indignation, puis-je voir, puis-je entendre
Naziller Arlequin, grimacer Pantalon,
Où tonnoit Jupiter, où chantoit Apollon ?

En ſecret indigné que ſa Scène avilie
Se fût proſtituée aux Bouffons d'Italie ;
Que le François, trompé par un charme nouveau,
Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau,

Ce Dieu voulut punir ce transport idolâtre ;
Et, chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre,
Les yeux étincelans, la fureur dans le sein,
Aux antres de Lemnos il descend chez Vulcain.
L'Immortel, tout noirci de feux & de fumée,
Attisoit de ses mains sa fournaise allumée ;
Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers,
Ces tonnerres de Mars, ces vastes boucliers,
Où l'air semble fluide, où l'onde dans sa sphère
Coule, & sert mollement de ceinture à la Terre.
L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;
Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
» Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels souillés chaque jour on m'insulte.
» Venge-moi. Tout-à-coup dans les bruyans fourneaux
Des cyclopes aîlés allument cent flambeaux.
Ils volent, & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé ; la conque de Cypris,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ;

Des Champs Élisiens l'immortelle parure,
Les Zéphirs, les Ruisseaux, les Fleurs & la Verdure,
Les superbes Forêts, les rapides Torrens,
Du Souverain des Mers les Palais transparens,
Hélas ! tout est détruit ! on parcourt les ruines :
Là dansoient les Plaisirs & les Graces badines :
Allard, aussi légère avec autant d'appas,
Formoit, en se jouant, un dédale de pas.
Ici l'aimable Arnould exerçoit son empire,
Et nous intéressoit aux pleurs de Télaïre.

Euterpe cependant, pour nous dicter ses loix,
Trouve un asyle heureux, dans le Palais des Rois.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse :
Le Goût a reparu : le Dieu du Jour s'appaise ;
Et son ressentiment subsisteroit encor,
Si la Scène à nos yeux n'eût remontré Castor.

Le Privilége se trouvera aux Œuvres.

LA DANSE,

CHANT QUATRIÈME

DU POËME

DE LA

DÉCLAMATION

PRÉCÉDÉE DE NOTIONS Hiſtoriques ſur la Danſe, & ſuivie d'une réponſe à une Lettre écrite de Province.

A PARIS,

De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoiſe, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

NOTIONS

Sur la Danse ancienne & moderne.

LA Danse n'est point étrangère à mon Sujet : elle peut être regardée comme une Déclamation muette. Ses mouvemens, quand ils sont expressifs, deviennent aussi intelligibles à l'esprit & à l'ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'instrument dont les arts se servent, s'ils se rapprochent dans leur but & dans leurs effets ? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout se réunit. Le sentiment, dans un certain degré de chaleur, se crée des organes inconnus aux autres hommes ; & peut-être existe-t-il encore des moyens innombrables & tous variés, de produire les mêmes émotions. *Préville* jouant un rôle de *Crispin*, *Dauberval* dansant un pas de Matelot, me causent une égale ivresse ; avec

cette différence que *Dauberval* a un organe de moins, différence qui ne m'eſt point ſenſible, tant que mon plaiſir dure ; parce que le plaiſir interdit la réfléxion. Qu'on entreprenne de me faire rire, ou pleurer par quelque organe que ce ſoit, ſi l'on y parvient, je ſuis content, & je remercie la nature d'avoir ſçu multiplier à l'infini les ſecrets de ſe reproduire. Tous les talens ſe tiennent ; ce ſont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe, on ne ſera pas étonné que j'aſſocie la Danſe aux autres parties de la Déclamation. Cet art n'eſt pas auſſi frivole qu'on ſe l'imagine. Chez quelques Peuples de l'Antiquité, il tenoit aux mœurs, à la légiſlation, & devenoit un reſſort du gouvernement. Je vais raſſembler les Notions que j'en ai recueillies, & les mettre ſous les yeux des Amateurs.

CEUX qui ont la manie de remonter aux

ſources, & qui ne parlent de rien, ſans citer le Déluge ou la Création du Monde, placent le berceau de la Danſe dans ce Jardin de délices, où l'homme, en naiſſant, ſe vit entouré des merveilles de la Nature. L'aſpect des Cieux, l'éclat de cette voûte lumineuſe où tant d'Aſtres ſont attachés, la majeſté des bois, le criſtal fluide des ruiſſeaux, la variété des fleurs, le frapperent, diſent-ils, avec une ſi douce violence, que, dans ſon tranſport, il ſe mit à ſauter, en actions de graces, & pour rendre ſon premier hommage à l'Auteur de tant de bienfaits. Il eſt certain que le premier Homme fut le premier Danſeur : il ne lui a fallu, pour déterminer le mouvement de ſes pieds & de ſes bras, qu'une ſenſation vive à exprimer. Les ſenſations ſont les principes de tous les arts : elles ont produit le chant qui, à ſon tour, a fait naître la Danſe, en inſpirant des geſtes relatifs aux différens ſons dont l'oreille fut

effectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits, de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un Etre fortement agité. La Danſe réduite en art eſt la ſeule qu'on examine. Le peuple Juif, le premier, nous en donne des notions diſtinctes & appuyées par beaucoup de paſſages de l'Écriture. La Danſe ſacrée des Anciens retrouve ſon inſtitution dans les rites de la primitive Égliſe.

Aprés le paſſage de la Mer rouge, Moïſe pour conſacrer ce miracle, fit exécuter un Ballet ſolemnel. Les filles de Silo danſoient dans les champs, lorſque les jeunes garçons de la Tribu de Benjamin les enleverent de force, ſur l'avis des *Sages* d'Iſraël. David danſa devant l'Arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens où une multitude échauffée ne connoît plus de frein, les Hébreux qui

avoient l'humeur à la danſe, conſtruiſirent un Veau d'or, & ſe mirent à danſer autour. Cette tranſgreſſion de la Loi fut ſuivie d'un maſſacre expiatoire que Moïſe ordonna. Ces danſes reſpectables ont eu ſans doute pour modèles les danſes myſtérieuſes & triſtes des Egyptiens. Ils en avoient une nommée *Aſtronomique* dans laquelle, par l'enchaînement de certains pas, ils prétendoient imiter la rotation régulière des Aſtres. On reconnoît bien, à cette ingénieuſe abſurdité, le caractère des habitans du Nil, qui, dans le même temps, élevoient des Piramides, créoient des loix ſages, & adoroient des Crocodilles.

Les Grecs les imiterent & ne furent pas longtemps à les ſurpaſſer. C'eſt, de tous les Peuples qui ont paru ſur la Terre, celui qui mit dans ſes plaiſirs, dans ſa religion même, le plus d'attrait, de pompe & de gaîté. Toutes

ſes fêtes reſpiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en danſant qu'on célébroit les myſteres d'Iſis & de Cérès. On danſoit dans les Temples, dans les Bois, dans les Campagnes. Chaque hommage rendu à la Divinité étoit une expreſſion touchante du bonheur des hommes. Quelle adreſſe dans la légiſlation de lier ainſi les amuſemens d'un Peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique! tout, juſqu'à la frivolité, devient un reſſort utile, quand il eſt bien conduit. On remarque que, dans l'Attique, les Prêtres firent moins de mal que partout ailleurs; c'eſt qu'ils intriguoient moins & danſoient davantage.

LICURGUE, ce légiſlateur ſi bizarre en apparence, & ſi ſage en effet, connut bien tout le prix de la Danſe. Il ſentit à quel point on pouvoit la rendre avantageuſe. Parmi

cette

cette foule d'exercices qu'il inſtitua, pour tenir en haleine une jeuneſſe guerrière, cet Art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une diſſipation continuelle & le paſſage d'un plaiſir à un autre. On leur faiſoit un jeu de leur devoir : auſſi danſoient-ils, en voyant l'ennemi.

DANS les jours de cérémonie, les jeunes garçons & les jeunes filles, mêlés enſemble, exécutoient nuds des danſes décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil ſecret, ſans en rien craindre pour les mœurs!

TOUT le monde ſçait le trait d'Agamemnon qui, en partant pour Troie, confia la Reine à un Danſeur chargé de l'amuſer, pendant ſon abſence Egyſthe devint amoureux de Clytemneſtre ; mais le Danſeur faiſoit ſi bien

ſa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les ſoins de l'un ne tenoient pas contre les talens de l'autre. Egyſthe en un mot ſe crut obligé de tuer le Danſeur, pour avoir la femme. La Danſe alors étoit une eſpèce de ſauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains empruntèrent des Grecs leurs Dieux & leurs Danſes. Numa inſtitua un Collége de Prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des Danſes guerrières autour de l'Autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de ſoixante ans. Ces autorités prouvent aſſez combien cet Art fut en vogue chez les Maîtres du Monde. Mais ces Danſes étoient ſimples alors comme les mœurs de la République naiſſante. Dès que les raffinemens de la corruption vinrent ſe mêler au fond du caractère national, les Romains préférèrent dans leur ſaltation la force aux

grace & les emportemens de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence Attique étoit un voile presque inconnu chez un Peuple belliqueux & féroce, qui donnoit à ses fêtes l'empreinte de son génie. Leurs Danses nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tous ces groupes lascifs que la premiere nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la Danse des Archimimes me paroît, sinon fabuleux, au moins très-sujet à discussion. En effet, il est difficile d'imaginer comment, après la mort d'un Citoyen, on voyoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance, faire en dansant sa Satyre ou son panégyrique. Avec quelque emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique, elle dégradoit, selon moi, l'honorable fonction de dire la vérité; & il vaut

mieux la taire prudemment, comme les Orateurs de nos jours, que de la rendre ridicule, comme ces funéraires hiſtrions.

Ce que l'on peut aſſurer, en quelque ſorte, c'eſt que la Danſe Théâtrale parvint dans Rome au plus haut degré de perfection. * Deux hommes inimitables apporterent ſur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs geſtes ſeuls toutes les reſſources de l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la Nature. Les Acteurs danſans qu'ils formoient furent appellés Pantomimes. Ils firent les délices de Rome : les affaires de la République leur étoient ſubordonnées ; & les Conquérans de la Terre furent quelque tems gouvernés par des Danſeurs.

* Pylade & Bathyle.

CETTE Profeſſion devint preſque un état : entr'autres priviléges, ils étoient exempts du fouet ; grande diſtinction pour des eſclaves ! les Dames Romaines ſur-tout s'étoient déclarées pour eux : elles intriguoient, cabaloient, remuoient tout le Sénat, & leur cherchoient des Protecteurs, même parmi les Pères-Conſcripts. Elles auroient bouleverſé l'Empire, plutôt que de laiſſer tomber un Théâtre qui endoctrinoit leurs paſſions, & fourniſſoit des Athlétes pour y ſatisfaire. *Juvénal*, dans une de ſes Satyres, peint avec ſa franchiſe énergique * la prompte ſenſibilité de ces Dames, à la vue de certaines repréſentations. Un pareil enthouſiaſme, qui d'abord encouragea les talens de ces Acteurs, enfla bientôt leur vanité. Enhardis par l'im-

* Chironomon Ledam molli ſaltante Batyllo,
Tuccia veſicæ non imperat : Appula gannit
Sicut in amplexu.

prudente familiarité des plus illuſtres Citoyens ; ils ſe crurent tout permis, jouoient en Public les objets de leur vengeance particuliere, varioient chaque jour les ſcènes de leur impudence, & finirent par pouſſer à bout la vertu des Impératrices. Le Mime Pâris débaucha la femme de Domitien ; Domitien le fit aſſaſſiner. Marc-Antonin eſſuya la même injure de la part d'un autre Mime : Marc-Antonin la ſupporta patiemment ; il laiſſa vivre le Mime, & lui garda ſa femme. Enfin, malgré leurs ſuccès, leurs partiſans, & même leur génie, ces Baladins porterent ſi loin la licence & l'orgueil, qu'ils ſe firent chaſſer de Rome en même temps que les Philoſophes. Cet événement porta à la Danſe un coup dont elle eut bien de la peine à ſe relever.

MAIS ſon vrai triomphe eſt le crédit où

elle s'eſt longtems maintenue parmi les Chrétiens. Pendant les perſécutions de l'Egliſe naiſſante, il ſe formoit des Sociétés d'hommes & de femmes qui ſe retiroient ſaintement dans les déſerts, pour danſer & faire leur ſalut. Alors on élevoit dans les Temples une eſpéce de Théâtre ſéparé de l'Autel, tel qu'on le voit encore à Rome dans l'Egliſe de S. Pancrace. C'eſt là que les Prêtres, les Laïques, tous les Fidéles enfin danſoient avec la plus grande ferveur. Les Evêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple.

BRANDON, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier Siécle, on voyoit le Peuple de Limoges danſer en rond dans le cœur de S. Léonard, en chantant : *Sant Marcian, prégas per nous & nous épingaren per bous.*

Les Coutumes les plus auguſtes s'altérent, ſe corrompent & ouvrent ſouvent la porte à la licence la plus effrénée. C'eſt ce qui arriva aux Danſes des Chrétiens ; & c'eſt ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes Filles, qui ſe mêlent partout, ſe joignirent aux Danſes des Fidéles, ſous prétexte de partager leur dévotion ; &, dénaturant l'eſprit de l'Egliſe, elles changerent bientôt en indécences toutes profanes un uſage ſanctifié par l'intention de ſes fondateurs.

MAHOMET, cet impoſteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une Secte en révoltant la raiſon, voulut imiter quelques-unes de ſages pratiques des Chrétiens : on danſoit dans nos Egliſes, il fit danſer dans ſes moſquées. Les Dervis, eſpéce de fous mélancoliques, pirouettoient juſqu'à perdre

perdre haleine en l'honneur de *Ménélaüs* leur Fondateur, qui danſa, diſent-ils, pendant quarante jours, en faiſant le moulinet.

C'EST ainſi que les Arts, une fois connus, ſe partagent, s'étendent, ſe diſtribuent de contrée en contrée, & ſe chargent de mille nuances oppoſées chez les différentes Nations qui les cultivent.

CELUI de la Saltation, ainſi que tous les autres, diſparut après ce premier éclat; & l'Europe fut longtemps ſurpriſe de ſe trouver ſans Danſeurs. On vit renaître alors les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques; la terre fut enſanglantée par des Prêtres, & pour des argumens. Les ſiécles de lumiere & d'ignorance ont une éternelle viciſſitude qui ramène alternativement les plaiſirs ou les malheurs des hommes. L'Italie, ce ſol

heureux, autrefois l'asyle des arts, étoit encore destinée à les voir refleurir.

TANDIS que le Pape Sixte IV. écrivoit sur le futur contingent, & canonisoit S. Bonaventure, le Cardinal Camerlingue, son neveu, lui donnoit, dans le Château Saint Ange, de ort jolis Ballets qu'il composoit lui-même. Pendant ce temps-là le S. Pere oublioit de persécuter les Vénitiens: c'étoit autant de pris sur les maux de l'intolérance. Mais, d'après tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, la véritable époque du rétablissement de la Danse, est la fête qu'un Gentilhomme de Lombardie prépara dans Tortone, pour Galéas Duc de Milan, & pour Isabelle d'Arragon son Epouse. Un simple Particulier donna le mouvement aux esprits: l'émulation vint échauffer ce premier germe, & l'on vit éclore les Carousels, les grands Ballets, tous les spectacles à machines.

En France on danſoit au milieu des troubles & des diſcordes civiles. Catherine *de Médicis*, par un tour d'eſprit héréditaire, aſſocioit l'amour du plaiſir aux manéges de la politique ; les Fêtes étoient ſouvent le ſignal des aſſaſſinats.

La Danſe ; & c'eſt là ſans doute un de ſes plus beaux titres, étoit le délaſſement favori de *Henri IV*. Ce bon Prince dont l'ame vraiment Royale joignoit des affections douces à des vertus courageuſes, ne dédaignoit point un exercice, où il développoit cette gaîté franche, & cette galanterie cavaliere qui l'accompagna, même dans ſes diſgraces. J'aime à me le repréſenter aſſiſtant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli, Miniſtre Philoſophe, ſi digne de contribuer aux plaiſirs de ſon Maître & de ſon ami. Peut-être eſt-ce, durant le regne de ce Monarque, dit *Cahuſac*,

que les François ont le plus danſé, & ſe ſont le mieux battus.

RICHELIEU, qui fit du mal en grand homme, c'eſt-à-dire qui employa pour le bien des reſſorts trop violents, *Richelieu* protégeoit les Arts : il aimoit à ſe diſtraire dans leur ſein de ces travaux pénibles, & de ces combinaiſons profondes, dont le réſultat fut ſi utile à la Monarchie. Dans la même tête il ſçavoit allier le plan d'une Guerre, la conduite d'un Siége, & l'ordonnance d'un Opéra. A l'égard de ce dernier genre, ſes idées naiſſoient en foule, ſe preſſoient les unes ſur les autres ; il poſſédoit le génie qui les fait éclore, mais non le goût qui les choiſit & les met à leur place.

AUSSI preſque tous les Spectacles de ſon temps n'offroient-ils en général qu'une magnificence mal entendue : nul deſſein, nul dé-

veloppement. nulle diſtribution. C'étoient de grands Ballets allégoriques, où l'on faiſoit figurer des êtres moraux, l'*Apparence* par exemple, avec une jupe parſemée de glaces de miroirs, des aîles, & une grande queue de Paon; le Temps, une horloge à la main; le Menſonge caractériſé par une lanterne ſourde, & autres moralités danſantes, ou emblêmes énigmatiques qui faiſoient acheter bien cher, par l'ennui de les voir, le plaiſir de les deviner. Vouloit-on perſonnifier le monde, on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une Carte de Géographie pour vêtement : on écrivoit, en gros caractères, ſur l'eſtomach, *France; Allemagne*, ſur le ventre; *Italie*, ſur un bras; *Eſpagne*, ſur une jambe; & ſur le dos, *Terre auſtrale*, ou *Terre inconnue.* Telle eſt, à-peu-prés, l'idée qu'on doit ſe faire de ces froides allégories qui uſurpérent long-temps le titre de grands Ballets.

NOUS arrivons enfin à ce ſiécle célébre où tous les Arts ſe perfectionnent & acquiérent le degré de chaleur qui les approche de la maturité. Tout fermente à la fois : la gloire ſe montre à la Nation ſous mille formes éblouiſſantes. Le Génie crée, l'eſprit diſcute, le foyer s'étend, les lumières ſe répandent, & tout eſt éclairé. Tant que les Spectacles, reſſerrés dans leur deſtination, ne contribuent qu'à l'amuſement d'une Cour, leurs progrès ſont lents ; mais dans ce moment-ci le Public en eſt devenu lui-même le Juge & le Reſtaurateur. Il eſt bien plus difficile, ſans doute d'amuſer tout un Peuple, qu'une poignée de Grands affamés de plaiſirs. De là, les combinaiſons, les idées neuves, les hardieſſes heureuſes : l'effort ſe meſure aux difficultés, l'émulation aux récompenſes. Sous l'œil redoutable du Public l'arrogante médiocrité ne peut ſe ſauver à la faveur des

intrigues : il la pourſuit, la décèle, & l'immole au grand talent aſſez modeſte pour chercher l'ombre, mais trop ſupérieur pour y reſter. C'eſt ainſi que les feux du Soleil qui deſſéchent ſur la Terre quelques chardons inutiles vont meurir l'or dans le fond de la mine où il ſe cache.

TANDIS que les autres Arts devoient une nouvelle exiſtence aux regards vivifians & à ce tact infaillible des hommes raſſemblés, la Danſe ſeule ſembloit ne pas ſuivre l'impulſion générale, & ne faiſoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoit point les idées qui manquoient, mais des Artiſtes pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-ſouvent compoſoit lui-même ſes Ballets, & ſubordonnoit ainſi la Danſe au caractère de ſa muſique : environnée d'entraves, elle ne pouvoit prendre l'eſſor, malgré le plan de *Quinault*, & les

indications frappantes qu'il nous a laiſſées dans pluſieurs de ſes Opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat, grace aux talens du fameux *Dupré* & de quelques autres Sujets dignes de le ſeconder. Aucun Danſeur n'a porté plus loin que lui la nobleſſe des attitudes, la beauté des développemens. Il fut le Dieu de la Danſe ſimple & majeſtueuſe. Mlle *Salé* excelloit dans les Danſes gracieuſes; Mlle *Camargo*, dans la Danſes d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique qui ſeule devoit caractériſer la Danſe théâtrale; Mlle *Camargo* même, n'avoit point le degré de vîteſſe & de préciſion où l'on eſt parvenu depuis elle.

RAMEAU parut. Ce grand homme, qui joignoit la ſenſibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le cahos de la Scène où

il

il venoit régner. Il arma l'envie, échauffa les têtes, & créa des Artiſtes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre ſa muſique, il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de preſque tous ſes airs de Danſe eſt une harmonie ſi marquée, ſi impérieuſe, ſi déterminante que les difficultés ne tinrent pas contre le deſir de les vaincre. *Rameau* eſt peut-être le premier François à qui nous devons de la Muſique, un Orcheſtre, & des Danſeurs. Il eſt certain que l'inſtant de ſa célébrité eſt l'époque du progrès de la Danſe moderne. Si l'enſemble de nos Ballets eſt quelquefois défectueux, rien n'eſt plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte excluſif, & de cette conſécration ridicule établis en faveur de l'autre Siécle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle *Lani*, à la prodigieuſe célérité de Mlle *Allard*, & à la Danſe pittoreſque de *Dauber-*

val. Voilà vraiment la Danſe du Théâtre où rien ne doit être admis, qui ne ſoit peinture ou ſentiment. Je rends avec plaiſir cette juſtice aux talens que je viens de nommer : la louange juſte eſt une dette qu'il faut acquitter, ſans toutes ces reſtrictions décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

QUELQUES perſonnes ont écrit ſur la Danſe : j'en ai conſulté la plupart dans l'Extrait qu'on vient de lire ; entr'autres, M. *de Cahuſac*. Son Traité hiſtorique eſt plein de recherches, d'anecdotes piquantes, de vues fines & de critiques judicieuſes ; mais il ſeroit plus intéreſſant encore, s'il y avoit mis moins d'importance & de prolixité, plus de diſcuſſion ſur la Danſe ancienne, dont il a adopté toutes les fables, ſur-tout plus de chaleur ; car il n'eſt pas permis d'écrire froidement trois volumes ſur la Danſe. Ce n'eſt point le

défaut de *Noverre* dans ſes Lettres ſur ce ſujet : quel feu ! quelle rapidité ! avec quelle ſupériorité il ſe joue de ſa matière ! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes ; & les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer en quelque ſorte toute celles qui lui reſtent. *Cahuſac* a compoſé un Livre, *Noverre* a fait un Ouvrage charmant, & pour l'Artiſte qu'il forme, & pour l'homme du monde qu'il amuſe.

Il ſeroit à ſouhaiter, qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la Capitale, & qu'on voulût bien l'aſſocier à l'adminiſtration de nos Ballets. Secondé par les Artiſtes actuel & par les lumières du célèbre *Lani*, juſqu'où ne porteroit-il pas cette brillante partie de nos Spectacles ? Mais je ne ſçais par quelle fatalité preſque tous les grands talens affectent de ne ſe point fixer parmi

nous : les Cours étrangères qu'ils vont embellir héritent peu-à-peu de ce goût délicat qui nous abandonne. Le génie, sur-tout, est un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.

Ch. Eisen inv. *F. De Ghendt Sculp.*

LA DANSE,

CHANT QUATRIÉME.

Le jeune Amant de Flore a déployé ſes aîles ;
De ſes nouveaux baiſers naiſſent les fleurs nouvelles.
Les Satires légers, aux accens du haut-bois,
Soulévent, en riant, les Nymphes de nos bois.
Voyez-vous ces Tritons, dont les deſirs avides
Font bouillonner les flots autour des Néréides ?
Ils nagent en cadence, & joignant leurs bras nuds,
Agitent doucement la conque de Vénus.
Volez, jeunes Beautés ; le front ceint de feuillages,
Traverſez, en danſant, les vallons, les bocages :
Reſſuſcitons ces jeux *, ces folâtres loiſirs,
Par le Tibre adoptés, au retour des Zéphirs :

* *La Danſe du mois de Mai, en uſage chez les Romains.*

Pour orner votre ſein, ces roſes vous demandent ;
Pour vous peindre leurs feux, vos Bergers vous attendent ;
Tout vous ſert ; cet ombrage, interceptant le jour,
Enhardit à la fois la Pudeur & l'Amour.

LOIN de nous la ſageſſe & ſes leçons auſtères !
Terpſicore, voici l'inſtant de tes myſtères ;
Ils naiſſent du plaiſir ; je dois les reſpecter :
Viens, ta harpe à la main, m'apprendre à les chanter.
Que mon rapide vers brille, parte & s'élance,
Comme l'inſecte aîlé qui dans l'air ſe balance.
Déeſſe, la Nature eſt ſoumiſe à tes loix,
Et ton ſilence actif le diſpute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu ſçais conter aux yeux ;
Et tout, juſqu'à la Fable, eſt vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaiſon ſçavante
M'offre de cent tableaux une Scène mouvante ;

J'y vois du déſeſpoir le ſombre accablement,
La colère d'un Dieu, les tranſports d'un Amant;
Mars courant aux combats, & Vulcain qu'il déteſte
Traînant avec lenteur la jambe qui lui reſte;
Les courſes de Diane, & les feux de Cypris
Abandonnant ſon ſein aux baiſers de ſon fils.

Mais de cet art charmant craignez la douce amorce;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule eſpoir n'allez pas vous bercer;
Et ſondez le terrein qu'il faut enſemencer.
Avant de faire un pas, voyez ſi la Nature
N'a point ſur les Calots calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majeſté:
Berger, qu'elle nous plaiſe en ſa légéreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible;
Et ſe ploye aiſément ſur le genou fléxible.

Que les pieds avec ſoin rejettés en dehors
Des jarrets trop diſtans rapprochent les reſſorts;

Que l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroiſſant ſe fuir, ſoit pourtant aſſortie.

Quelque vice ſecret avec vous eſt-il né ?
Qu'avant le pli du tems il ſoit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de ſoupleſſe,
Où chaque fibre encor treſſaille avec moleſſe.
Quand l'âge roidira vos muſcles engourdis,
Tous les moyens alors vous ſeront interdits,
Cet orme contrefait panche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit ſortir ſon feuillage:
Il ſeroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redreſſé, quand il fut arbriſſeau.

Que vos pas ſoient précis: d'une oreille ſévère
Calculez chaque tems, ſans jamais vous diſtraire.
Vos talens, quels qu'ils ſoient, n'auront qu'un foible éclat,
Sans ce Juge ſubtil, ce tact ſi délicat,
Que la Nature même, à nos plaiſirs fidelle,
Pour épier les ſons, a mis en ſentinelle.

Ce

Ce timpan ſinueux où tout va retentir
Doit marquer la meſure & vous en avertir.
Un Danſeur ſans oreille eſt la vivante image
D'un fou qui ne met point de ſuite à ſon langage,
Qui de mots mal couſus forme ſon entretien,
S'étourdit en parlant & ne dit jamais rien.

PAR ce ſens dirigés, riez de l'impuiſſance
Du burleſque rouleau *, ſceptre de l'ignorance,
Dont le geſte ambulant ſemble vous menacer,
Et qui coupe les temps, au lieu de les fixer.

QUE chaque mouvement ſoit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.
Élevé dans les airs, ſoyez aſſujetti
Au point ſtable & central d'où vous êtes parti.
Émule de Gardel, dans votre eſſor habile,
Tombez ſur un pied ſeul, & reſtez immobile.

* *Le Bâton de la Meſure.*

POUR atteindre au fini de tous ces déploimens,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens ;
Étudier votre Art comme de vils Eſclaves,
Ni vous empriſonner dans ces dures entraves,
Qui du jeu des reſſorts vous ôtent la douceur,
Et font mille martyrs, ſans former un Danſeur.

C'EST peu de m'étaler une Danſe ſçavante,
Et ces ſauts périlleux dont l'effort m'épouvante ;
De battre l'entrechat, de jouer du poignet ;
De hazarder un rond, de faire un moulinet.
La Médiocrité brigue ces avantages :
L'Art a d'autres ſecrets, pour gagner nos ſuffrages.

SUR le bloc arrondi d'un célébre Sculpteur
Quand l'Amour agita ſon flambeau créateur,
Il en fit rejaillir une vive étincelle,
Et ſoudain vit éclore une Vénus nouvelle,
Dont le premier regard peignit un ſentiment ;
Dont le premier ſoupir demandoit un Amant.

L'heureux Pigmalion brûle pour son ouvrage :
Le marbre est animé ; l'Amour veut davantage.
Les Grâces, qu'il appelle, accourent sur ses pas.
Et la Nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs loix sont des plaisirs, leurs leçons, des caresses.
L'Écoliére bientôt égale ses Maîtresses :
S'instruit dans l'art de plaire, & plaît en l'oubliant,
Met dans chaque attitude un jeu doux & liant,
De la simplicité se fait une parure,
Déploie avec pudeur les dons de la Nature,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant,
Et, grace à ses regards, se tait éloquemment.

Voilà votre modéle, Enfans de Terpsicore.
La Nature vous sert, il faut l'aider encore.
Imaginez des temps, & des groupes nouveaux ;
Entassez pas sur pas, & travaux sur travaux ;
Sautez sur le gazon, sans y laisser vos traces :
Vous ne possédez rien, si vous n'avez les graces.

Elles vous donneront le poli des reſſorts,
D'un buſte harmonieux les tranquilles accords,
Le moëlleux contour d'une tête fléxible,
Des paſſages divers la nuance inſenſible;
Ces pas demi-formés, ces bras que le deſir,
Dans un doux abandon, ſemble tendre au plaiſir,
Tous ces ébranlemens, ces ſecouſſes légères,
Que la volupté compte au rang de ſes myſtères,
Et ces geſtes de feu, ces repos languiſſans
Qui juſqu'en leur foyer vont réchauffer nos ſens.

DES élémens de l'art connoiſſez l'importance:
Formez vos premiers pas ſous un Maître qui penſe;
Vous avancerez plus avec moins de travaux:
Il ſçaura profiter même de vos défauts.

C'EST ainſi que Marcel, l'Albane de la Danſe,
Communiquoit à tout la nobleſſe & l'aiſance.
Des mouvemens du corps il fixa l'uniſſon;

Et dans un Art frivole il admit la Raiſon.
La Beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix, & décloit ſon Maître ;
Telle brille une Roſe entre les autres fleurs.
Il dotoit la Jeuneſſe, en lui gagnant des cœurs.
Il me ſemble le voir, dans un Jardin fertile,
Aſſujettir à l'Art chaque tige indocile,
Tendre au Lys incliné la main qui le ſuſpend,
Reſſerrer le bouton où l'œillet ſe répand,
Diſtribuer partout cet accord, cette grace
Qui pare la Nature, & jamais ne l'efface.

De cette ſervitude affranchis une fois,
Plus ſûrs de votre vol, créez-vous d'autres loix.
Liſez au cœur de l'homme : amour, fureur, délire,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque ſentiment épiez les ſecrets :
Démêlez les reſſorts, combinez les effets,
Et parvenez enfin à ce degré ſublime,

Où naît de tous les arts l'art de la Pantomime.
C'eſt par-là que la Danſe enfante des tableaux,
Sçait parler ſans parole, & peindre ſans pinceaux.

INVENTEURS de cet Art, & Pilade & Bathile
Nous ont aſſez appris combien il eſt fertile.
Dans l'action du corps puiſant leur coloris,
L'un arrachoit les pleurs, l'autre excitoit les ris;
Et loin du cercle étroit de cent Mimes profanes,
Leurs geſtes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

POUR atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux,
Laiſſez la gargouillade & les pas hazardeux.
Que par l'expreſſion vos traits s'épanouiſſent:
L'ame doit commander: que les pieds obéiſſent.
Un méchaniſme vain ſuffit pour un Sauteur:
Mariez les talens du Peintre & de l'Acteur;
Et, prenant votre eſſor loin des routes tracées,
Dans vos pas, s'il ſe peut, enchaînez des penſées.

MAIS, si vous prétendez aux immortels festons,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler,
Sourire le bonheur, la joie étinceler ;
L'ame se montre à nû dans ce miroir sincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage postiche & privé de contour,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'Amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique,
L'immobile carton inventé par l'ennui,
Qu'un Danseur met toujours entre nos cœurs & lui ?
Filles des sombres bords, Déités infernales,
Éteignez sur vos fronts ces flammes sépulchrales :
Fleuves, Ondains, Tritons, Dieux soumis au Trident,
Quittez vos teints verd-pré, vos visages d'argent :
Vents, ayez plus d'adresse, & moins de bouffissure :
Monstres de nos ballets, respectez la Nature.

INDIFFÉRENTE & libre, une Nymphe des bois
Pour ſeule arme aux amours oppoſoit ſon carquois ;
Et ſouvent renverſoit de ſes fléches rapides
Le Faon, aux pieds légers, & les Biches timides.
Errante l'arc en main de réduit en réduit,
Un Faune l'apperçoit, s'enflamme & la pourſuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame eſt atteinte ;
Et l'aîle du deſir eſt le vol de la crainte.
Ils s'éludent tous deux par d'agiles détours :
Le Faune joint la Nymphe ; elle échappe toujours.
Elle ſe ſauve enfin tremblante, ſans compagne,
Et gagne, en haletant, le haut d'une Montagne.
Là, ſe laiſſant aller près d'un arbre voiſin,
Son col abandonné touche aux lis de ſon ſein.
Le Faune reparoît : il treſſaille de joie,
Et retrouve ſa force, en retrouvant ſa proie.
Ses yeux ſont des flambeaux ; ſes pas ſont des éclairs :
Une fléche eſt moins prompte à traverſer les airs.
La Colombe ſe laſſe, & ſent foiblir ſon aîle :

Au front de ſon amant l'eſpérance étincelle;
Il va toucher, il touche au terme de ſes vœux;
Son ſouffle de la Nymphe agite les cheveux;
Il la tient dans ſes bras, il demande ſa grace:
Le Faune s'embellit, la Nymphe s'embaraſſe,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur,
Tombe, ſe laiſſe vaincre, & pardonne au vainqueur.

D'UN ſimulacre vain la froide diſſonance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance?
Y verrai-je la crainte & ſes frémiſſemens,
Et ces rayons de feu, peints au front des Amans?

QUE n'ai-je le génie & le pinceau d'Apelle?
Alard, à mes eſprits ce tableau te rappelle.
Jamais Nymphe des bois n'eut tant d'agilité;
Vénus, Vénus jamais n'eut tant de volupté.
Que tu mêlanges bien, ô belle enchantereſſe,
La force avec la grace, & l'aiſance & l'adreſſe!

Tu ſçais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les ſuivre & ne les confond pas.
Le Papillon s'envole avec moins de vîteſſe,
Et pèſe plus que toi ſur les fleurs qu'il careſſe.
Te peindre c'eſt louer ton émule divin : *
Je place au même rang la Nymphe & le Silvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante ;
Hippoméne à la courſe égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arêne, où vous régnez ſur moi,
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme eſt pour toi.

MON œil ſur ces objets trop longtemps ſe repoſe ;
Muſe, reprends le joug que Terpſicore impoſe :
Amans de la Déeſſe, elle a choiſi ma voix
Pour conſacrer ſon art, & vous dicter ſes loix.
Fuyez loin de ſes yeux, Pagodes verniſſées,
Dans vos groupes ſans goût triſtement compaſſées,

* *Dauberval.*

Qui croyez nous charmer, en roidiſſant vos bras ;
Vous, froids exécutans, qui n'exécutez pas ;
Automates Sauteurs, Figurans ſans figure :
Le Public fatigué trop longtems vous endure,
Fuyez.... qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

QUE la Danſe toujours annonce un caractère :
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, noble, vive ou légère.
M'offrez-vous des héros ? modelez-vous ſur eux :
Que vos pas ſoient précis, graves, majeſtueux ;
Lorſque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de ſon panache, avançoit ſur la Scène,
On croioit voir un Dieu demander des autels,
Et venir ſe mêler aux Danſes des Mortels.
Dans tous ſes déploimens ſa Danſe ſimple & pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la Nature.
Veſtris, par le brillant, le fini de ſes pas,
Nous rappelle ſon Maître, & ne l'éclipſe pas.

BACCHANTES, exprimez les fureurs de l'ivresse :
Tournez rapidement sous le Dieu qui vous presse.
Filles du noir Cocite, armez-vous de flambeaux ;
Élancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, peignent l'affreuse rage,
Le tumulte de l'ame, & la soif du carnage :
Transportez les enfers sur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflâmés.

ZÉPHIRS, d'un vol léger caressez les feuillages ;
Et, sans être entendus, parcourez les bocages :
On rit de ces Zéphirs orageux & massifs,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs
A ce bruit inconnu Flore en tremblant s'éveille ;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille :
Elle craint, à l'aspect des ses nouveaux Amans,
Pour le Trône fragile où s'assied le Printems,
Et le Parterre enfin renvoie avec justice
Ces petits vents honteux souffler dans la coulisse.

L'HEUREUSE Germanie eſt fertile en Danſeurs,
Et ſimple dans ſa Danſe, ainſi que dans ſes mœurs :
Elle nous a tranſmis * celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes Beautés fait le plus de conquêtes.
Connoiſſez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces geſtes naturels, qui ſont des ſentimens ;
Cet abandon facile & fait pour la tendreſſe,
Qui rapproche l'Amant du ſein de ſa Maîtreſſe ;
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis ſe croiſent en berceau,
Et ce piége ſi doux, où l'Amante enchaînée
A permettre un larcin eſt toujours condamnée.

COMBIEN je vous regrette, ô tems, ô jours heureux !
Où, dans les murs de Sparte & dans ſes plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des Vierges ingénues
Danſoient ſans indécence & danſoient toujours nues.
Que de ſecrets tréſors dévoilés aux Amours !
Quel charme arrondiſſoit tous ces légers contours ?

* *L'Allemande.*

A chaque mouvement que de beautés écloſes !
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roſes !
Que dis-je ? aux yeux ſurpris de l'Amant enchanté
La céleſte pudeur voiloit la nudité,
Et changeoit le deſir en un timide hommage. ..
O Licurgue, Licurgue, ô véritable Sage !
De ces jeux innocens politique inventeur,
Qu'il eſt doux, à ce prix, d'être Légiſlateur !

Vous que Vénus inſtruit, qui pour première étude
Avez de tous ſes jeux la ſçavante habitude,
Surpaſſez ces tableaux ; & ſous le vêtement
Que l'Amour deſſiné frappe l'œil de l'Amant.
Que vos illuſions ſur mes yeux ſe répandent,
Je vous livre mon cœur, & mes ſens vous attendent.
Là, par des mouvemens ſouples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Imitez les langueurs de la douce moleſſe :
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.

Ici, développant votre célérité,
En replis ondoyans peignez la volupté.
Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre,
Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
Marquez tous les degrés de l'amoureux débat;
L'instant de la victoire & celui du combat;
Le calme du bonheur, le feu d'une caresse:
Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse:
Comme Guimard * enfin appellez les desirs;
Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé s'empara de la Scène,
Et, Peintre des Amours, en paroissoit la Reine.
L'essain des passions voltigeoit sur ses pas,
Animoit ses regards, & jouoit dans ses bras.
Comme elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères;

* *Elle met dans sa danse autant de graces, & moins de manière que Mlle Puvigné, autant de volupté que Mlle Vestris, & un peu moins d'indécence.*

Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau ;
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue :
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point sans pudeur à nos yeux vous pâmant
Outrager la décence &, Sirène muette,
Proposer au Public un bonheur qu'il rejette.

Aux talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la Danse de Lani. *
Précision, noblesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans éclipser l'ensemble.
Elle a poursuivi l'art dans ses derniers détours,
Est toujours régulière, & s'embellit toujours.
Rien ne marque l'effort ; &, s'ils quittent la terre,
Ses pieds sont des oiseaux effleurant un parterre.

---

* *Elle est aussi parfaite dans son genre que Mlle Dangeville dans le sien.*

Elle

Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note eſt toujours dans ſes pas.

Il eſt une autre gloire où vous pouvez atteindre ;
Il faut tout embraſſer, tout ſentir & tout peindre.
La Danſe doit m'offrir d'innombrables tableaux.
Transfuges des Palais, danſez ſous des berceaux.
L'art brillant des couleurs avec même avantage
Éléve un Temple auguſte ou nous ouvre un bocage.
Tout objet bien ſaiſi conſerve un prix réel :
Teniers eſt aujourd'hui l'égal de Raphaël.

Quelle Nymphe légère à mes yeux ſe préſente ?
Déeſſe, elle folâtre, & n'eſt point impoſante.
Son front s'épanouit avec ſérénité :
Ses cheveux ſont flottans ; le rire eſt ſa beauté.
D'un feſton de jaſmins ſa tête eſt couronnée,
Et ſa robe voltige, aux vents abandonnée.
Mille ſonges légers l'environnent toujours ;
Plus que le printems même, elle fait les beaux jours.

Un chœur de Matelots empreſſés autour d'elle
Détonne en ſon honneur une ronde nouvelle ;
Et de jeunes Paſteurs, déſertant les hameaux,
Viennent la ſaluer au ſon des chalumeaux.
C'eſt l'aimable gaîté : qui peut la méconnoître,
Au chagrin qui s'envole, aux jeux qu'elle a fait naître ?
Fille de l'innocence, image du bonheur,
Le charme qui te ſuit a paſſé dans mon cœur.
Sur ce gazon fleuri, qu'elle a choiſi pour trône,
Paſteurs, exécutons les danſes qu'elle ordonne.
Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
La Danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.

VOUS qui me tranſportez dans ces Fêtes ruſtiques,
Laiſſez votre routine & vos pas didactiques :
La nature eſt ſi belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle hait la contrainte, & meurt ſous le compas.

VENEZ : tranſportons-nous dans ces belles contrées,
Des rayons d'un Ciel pur en tout tems colorées.

Déjà l'air eſt plus frais: Phébus vers l'Occident
Précipite ſa courſe & ſon char moins ardent.
Les mobiles ſillons de ſa pourpre brillante
Font reſplendir au loin la mer étincelante.
Sous des boſquets riants qu'embaume l'Oranger,
Chaque jeune Bergère a conduit ſon Berger.
Les uns de joncs treſſés compoſent leur coëffure:
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix:
Le tambourin réſonne, & tout part à la fois.
Je ne ſçais quel inſtinct régle chaque attitude:
La grace, ailleurs captive, ici naît ſans étude.
Les geſtes & les pas, d'un mutuel accord,
Peignent la même ivreſſe & le même tranſport.
Sur des bras vigoureux on ſoulève une Belle:
On s'enlace, on s'éléve, on retombe avec elle.
Que de baiſers reçus, ou ravis, ou donnés!
Combien de criminels auſſitôt pardonnés!
L'ombre n'interrompt pas cette douce démence:
Lorſqu'un plaiſir s'envole, un plaiſir recommence.

Pour s'occuper la nuit, l'Amante, en ce moment,
Recueille dans son cœur les traits de son Amant;
Et le lendemain même, alors qu'elle s'éveille,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

PROVENCE fortunée, asyle aimé des Cieux,
Que j'aimerois ton Ciel, ton délire & tes jeux!
Ici, tout est glacé, tout est morne, ou fantasque:
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les Temples de nos Arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts, perdant nos avantages,
Nous briguons en bâillant le beau titre de Sages.
La jeunesse elle-même, éteinte dans sa fleur,
S'agite sans ivresse & jouit sans chaleur.
Ce fleuve qui jadis arrosoit la prairie,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie;
Et l'on voit de son or le luxe dégoûté
Gager des malheureux, pour rire à son côté.

Fous ténébreux & vains, qui n'aimant que vous-mêmes,
Des rêves de vos Nuits compoſez vos ſyſtêmes ;
Catons prématurés, qui, froids calculateurs,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;
Vous qui, dans vos boudoirs ſur l'ouatte & la ſoie
Savourez les langueurs où votre ame ſe noie,
Et changez, chaque jour, pour ſeuls amuſemens,
De chiens, de Perroquets, de Magots & d'Amans ;
Compilateurs peſants ; toi, cruel Moraliſte,
Qui crois conſoler l'homme, en le rendant plus triſte ;
Peuple immenſe de ſots, de moleſſe hébêté,
Poëtes ſans eſprit, & Catins ſans beauté,
Honoraires Bouffons ; toi, Frélon inutile
Qui dévores le miel que l'Abeille diſtile ;
Vous tous, qui variant vos lugubres travers,
Chacun, pour votre compte, ennuiez l'Univers ;
Danſez.... ſortez du cercle où l'on vous empriſonne ;
Répandez ſur la vie un ſel qui l'aſſaiſonne ;
Le temps s'échappe, il fuit, ſachez vous en ſaiſir ;
Et végétez du moins dans le ſein du plaiſir.

MA carrière eſt remplie : ô Muſe, que j'encenſe,
Souris à mes travaux ; voilà ma récompenſe.
J'ai célébré les jeux qui plaiſent à mon cœur ;
Qui m'ont ſéduit peut-être en peignant le bonheur.
Puiſſent, puiſſent mes Chants raleumr notre Scène,
De funébres attraits embellir Melpoméne ;
A ſes aimables ſœurs prêter des ornemens,
Et leur former partout de fidéles Amans !
Amour, ſi dans mes vers je t'ai marqué mon zéle,
A la poſtérité porte-les ſur ton aîle.
Dieu charmant, tous les Arts te doivent leur beauté ;
Et ſous leurs traits divers c'eſt toi que j'ai chanté.

RÉPONSE A UNE LETTRE

Écrite de Province au ſujet du Poëme de la Déclamation.

JE ne répondrai point, mon Ami, aux éloges que vous me prodiguez. Je les regarde comme une amorce que vous jettez à mon amour-propre, pour le rendre un peu moins rétif à vos critiques ; c'eſt ainſi que le Héros de l'Énéïde ſuſpendoit le triple aboyement de Cerbere en lui rempliſſant la gueule d'une pâte ſoporifique. Vous me connoiſſiez aſſez pour ne vous pas ſervir de ce petit ſubterfuge. Me confondriez-vous avec ces Auteurs ombrageux qui ne veulent point être troublés dans la poſſeſſion de leur gloire imaginaire, & s'endorment doucement du ſommeil de la médiocrité. C'eſt, dit-on, un bonheur de

leur reſſembler, mais le bonheur des Sots ne doit point faire de jaloux ; je n'ai garde d'aſpirer à leur voluptueuſe végétation, & je préfére l'ami qui me tourmente & m'inſtruit, au flatteur qui me trompe & me dégrade. C'eſt ſous le premier titre que je vous enviſage, & que je vais entrer avec vous dans quelques diſcuſſions, moins par révolte contre vos jugemens, que par l'envie de m'éclairer davantage. Votre première remarque roule ſur la manière dont j'ai vu mon Sujet.

Il falloit, dites-vous, *le creuſer, le nourrir d'idées approfondies, & le traiter moins en Poëte qu'en Philoſophe.*

Le conſeil peut paroître ſpécieux, ſur-tout dans un ſiécle où tout s'éteint ſous la froide analyſe, où l'eſprit, à force de ſubtilités, ſe décompoſe, ſe dénature, & reſte ſans caractère, par la manie même d'en avoir un. Mais

tant

tant que je cultiverai la Poëſie, je me préſerverai de cette affectation qui l'anéantit ; de ces rafinemens d'idées qui ſans donner des connoiſſances nouvelles, jettent ſouvent de l'obſcurité ſur celles qu'on a déja ; en un mot, de cette fureur de paroître ce qu'on n'eſt pas,& d'ennnuyer profondément ſes chers contemporains. La Nature offre à nos pinceaux tant d'images rapprochées, pourquoi ſortir du cercle qu'elle nous preſcrit, & hors duquel elle ne peut plus nous ſervir de guide? Pourquoi ſe fatiguer dans la pourſuite de quelques chimères, lorſque nous avons ſous nos pas, mille réalités? En un mot, pourquoi peindre de fantaiſie, lorſqu'on peut peindre d'après l'original. D'ailleurs, la Poëſie didactique a moins pour but de créer, que de conſacrer les préceptes des arts, ou des ſciences établies. La raiſon, le goût, la vérité, ſur-tout la clarté, voilà ſes objets, les devoirs qu'on lui

impoſe, les bornes dans leſquelles elle ſe renferme. Depuis le temps que notre Théâtre ſert de modéle aux autres Nations, & que l'art de déclamer ſe perfectionne parmi nous, on a réfléchi ſur les ſources de l'illuſion, on a diſcuté les moyens de l'augmenter, l'impreſſion des hommes raſſemblés a donné des lumieres qu'eux-mêmes n'avoient pas, & le génie obſervateur a ſouvent fait une loi de l'inſtinct de la multitude. Mon Poëme n'eſt que le réſultat de ces obſervations; j'ai exprimé ce qu'on a penſé & ſenti avant moi; & n'eſt-ce rien que de recueillir toutes les régles importantes d'un Art, & de leur donner une forme qui en facilite le ſouvenir & l'application? Si j'euſſe ſuivi votre conſeil, que j'euſſe ſacrifié l'agrément à une prétendue ſolidité, perſonne n'en auroit rien ſçu, car perſonne ne m'auroit lû : j'ai voulu faire un Poëme & non un Traité. Nommez-

moi beaucoup d'Acteurs & d'Actrices qui fussent en état de profiter de mon ouvrage, s'il étoit enveloppé de cette Métaphysique qu'on se plaît à répandre sur tout. Boileau qui a travaillé pour une classe d'hommes bien supérieurs, Boileau m'a frayé la route que j'ai tenue. Il a déposé dans son Art poëtique toutes les régles de la Versification Françoise, telles qu'elles lui avoient été transmises par ses prédécesseurs. Quelles sont les idées neuves dont on lui est redevable ? il a répété ce qui avoit été dit cent fois, mais il l'a répété en vers élégans, harmonieux, précis ; & ce sera dans tous les temps une nouveauté dont peu de gens seront capables. Cependant il n'auroit tenu qu'à lui d'étendre, d'agrandir, de creuser son Sujet, & de l'enrichir de ses propres réfléxions : mais plus ce qu'il avoit à rendre étoit simple & stérile, plus on doit lui sçavoir gré de l'avoir embelli. Il s'entoura

de difficultés pour les vaincre, & on lui fit un mérite alors de ce qui fait aujourd'hui le sujet de vos reproches. Quoiqu'il en soit, je ne me repens pas de l'avoir imité ; l'esprit d'un Siécle peut fort bien n'être pas l'esprit d'un autre. La raison est une, elle voit naître, périr, se renouveller tous les systêmes ; elle seule ne change & ne meurt jamais ; le nuage passé, elle brille avec d'autant plus d'éclat qu'elle avoit paru s'éclipser un moment. Votre seconde remarque, & sur laquelle vous appuyez beaucoup, est qu'il ne falloit nommer aucun Acteur vivant.

Votre Ouvrage, dites-vous, *ne devoit conserver que les noms avoués par la postérité, cela lui eût donné un ton plus noble, plus imposant. Auriez-vous prétendu à la reconnoissance de ceux en faveur de qui vous écrivez ?*

Voilà par exemple des idées auxquelles

je ne puis me faire ; je trouverois de l'ingratitude à ne point payer à des talens qui nous enchantent tous les jours, le tribut de louanges qu'ils méritent. Eh ! quoi, Mesdemoiselles *Dumesnil*, *Clairon*, & *Dubois* * même ne figureroient pas dans un tableau dont ils m'ont fourni les traits les plus intéressans ? Il m'auroit fallu à chaque moment combattre ma sensibilité, & m'enlever cette douce reconnoissance qui naît en moi des larmes que l'on m'a fait répandre.

Je n'ai point eu sans doute la prétention dont vous me soupçonnez. Les grands talens ne doivent rien à leur Panégyriste ; mais tout

* *Les progrès de Mlle Dubois ne sont plus équivoques ; la Nature en a fait une Actrice charmante, le travail en peut faire une grande Actrice.*

homme qui écrit se doit à la vérité, trop heureux seulement (je parle ici en général) s'il ne se fait pas des ennemis irréconciliables de tous ceux dont il ose hazarder l'éloge ! Il faudroit, je le sais, pour louer certaines gens à leur gré, connoître la mesure de leur amour-propre, & c'est un abîme qu'il est impossible d'approfondir. Si par malheur vous êtes en deça de l'opinion qu'ils ont d'eux, les voilà très-mécontens de vous. Ils oublieront ce que vous avez dit, pour songer à ce que vous auriez pu dire ; & seront très-scandalisés que vous n'ayez pas pénétré plus avant dans la confidence de leur supériorité : mais tout cela ne doit point empêcher de rendre justice. Ennemis pour ennemis, il vaut mieux s'en faire par des louanges que par des satyres. On en est quitte pour bien rire en soi-même des miséres de l'esprit humain, & s'envelopper dans cette indifférence profonde qui ap-

précie à ſa juſte valeur la haine ou l'eſtime des hommes. Ces réfléxions ſont les fruits de mon expérience. Revenons aux vôtres.

Vous nommez partialité la préférence que je ſemble donner à Mlle Dumeſnil ſur Mlle Clairon.

Cela dépend de la manière de ſentir. Je ne vous perſuaderois pas ſans doute comme je parviendrois difficilement à vous convaincre. Permettez cependant que je m'explique & me juſtifie. Je ſuis, plus qu'on ne croit, admirateur de Mlle Clairon. L'étude, les combinaiſons, les recherches, l'intelligence la plus prompte, un tact d'une extrême délicateſſe, en ont fait une Actrice ſupérieure; mais la Nature, en ſe jouant, éclipſe les beautés laborieuſes de l'Art. L'irrégularité eſt quelquefois ſublime, & ſouvent il ſe gliſſe de la froideur dans ce qu'on appelle la perfection. On ſçait plus de gré au talent acquis,

le talent d'inſtinct fait plus de plaiſir. L'un plaît à la Raiſon, l'autre l'égare, & va chercher ſon Juge dans l'ame des Spectateurs. Tel eſt l'aſcendant de Mlle Dumeſnil, elle entraîne, elle tranſporte. Il ſemble que ſes défauts même ne ſervent qu'à la rapprocher encore plus de la vérité. Ses geſtes ſont bruſques, dit-on, ſes mouvemens trop abandonnés, ſes inflexions dures, à la bonne heure : mais tout cela forme un enſemble qui m'échauffe. Je pleure, je frémis, j'admire & ne ſonge plus aux imperfections qu'il faut pardonner. Quelques perſonnes refuſent la ſenſibilité à Mlle Clairon : c'eſt, je crois, très-injuſtement. Elle a celle qui tient à la force, à l'énergie, à l'orgueil, à toutes les paſſions qui raiſonnent avec elles-mêmes, & ſe rendent compte de leurs emportemens ; mais a-t-elle cet égarement, ces cris de douleur, cet étouffement d'une voix qui ſe perd dans les ſanglots, cette élo-

quence

quence foudroyante de ſa rivale ? L'une, par l'élégance des attitudes, la nobleſſe du maintien, l'arrangement de ſon déſordre, & les graces de ſon déſeſpoir, plaira toujours à ce Public inſtruit des fineſſes de nos mœurs & de nos uſages. C'eſt, pour ainſi dire, une Actrice nationale ; l'autre plairoit au Public de tous les Pays. Quelques petites Maîtreſſes diront que Mlle Dumeſnil *fait peur*, & que ſon jeu eſt *d'un ton qui ne reſſemble à rien* ; les Etrangers qui en ſçavent moins que ces Dames, diront tout bonnement qu'elle eſt l'Actrice de la Nature, & leur ſuffrage provincial l'emportera à la longue ſur une admiration de mode, & un enthouſiaſme d'étiquette.

Eh ! n'eſt-il pas ſenſible, vous écriez-vous, *que le Théâtre François tombe de jour en jour depuis la retraite de Mlle Clairon ?*

C'eſt ſurement une perte pour ce Spec-

cle ; mais de bonne foi, eſt-ce la principale cauſe de ſa décadence ? Il lui reſte des reſſources pour remplir ce vuide, & le vice radical de la Scène Françoiſe eſt moins la diſette des bons *Sujets* que la foule des médiocres. J'en nommerois cinq ou ſix qui ſont d'une triſteſſe mortelle dans le Comique, & ne font rire que dans les Tragédies. Cela ne laiſſe pas que de refroidir l'intérêt, & de déranger l'*enſemble*. Ces Meſſieurs nous perſécutent à Paris, & *Aufreſne* court la Province. C'eſt réellement cette collection burleſque d'Acteurs miſérables qui tue en partie le Théâtre François, & lui ôte cette dignité que lui ont acquiſe les *le Couvreur* & les *Baron*. Je ne conçois pas à cet égard la facilité du Public ; il fait naître lui-même l'inconvénient dont il ſe plaint, & ſe repent toute l'année de l'indulgence d'un moment. Lorſque des Acteurs dans leur début ne lui montrent au-

eune ſorte de diſpoſition, ne ſeroit-il pas plus à propos qu'il s'en défît ſur le champ, que de les réſerver à des dégoûts éternels auſquels ces Meſſieurs s'accoutument, & qui finiſſent par retomber ſur lui. Dans la crainte d'être ſévère, il devient cruel, & immole lentement des victimes qu'il falloit frapper d'un ſeul coup. Ce plaiſir vaut-il celui d'encourager de jeunes talens qui briguent ſon eſtime, ou d'admirer ceux qui l'ont obtenue? Les applaudiſſemens du Public, quand ils ſont déplacés, reſſemblent aux pluies hors de ſaiſon. Elles élévent autour du bon grain des herbes inutiles qui le ſurmontent & l'étouffent.

UNE autre raiſon de langueur & de dépériſſement eſt le droit d'ancienneté, c'eſt-à-dire, le droit de vexer & de tyranniſer les Spectateurs. Je ne le conſidére que relativement aux mauvais Comédiens. Tel nous en-

nuie régulièrement depuis des années, donc il eſt autoriſé à ne pas ſouffrir qu'un autre nous amuſe. Ce qui devroit fournir un titre d'excluſion, en devient un de préférence ; le tems fait tout, & l'on eſt ſûr d'être peu employé à la Comédie Françoiſe, quand on a le malheur d'être jeune, de commencer & de réuſſir. Le Spectateur a beau murmurer, on n'en tient compte, il peut bâiller s'il lui plaît, mais il faut qu'il écoute, qu'il batte des mains, & ſe ſoumette aux réglemens. L'indépendance qui régnoit autrefois dans le Parterre a remonté dans les couliſſes & dans le conſeil des Comédiens. Ils diſpoſent ſouverainement, & quand la Nation deſire quelque choſe, ils en appellent au comité. Qu'on s'étonne après cela qu'il ne ſe forme point de Sujets ; on crie contre le mal, on ne s'occupe point du remède. Il faudroit je crois, montrer plus ſouvent au Public les jeunes Acteurs ou Actrices qu'il

aime ; tout le monde y gagneroit ; cela tourneroit même au profit des *Chefs d'emplois*. L'habitude de les voir nuit souvent à leurs succès, & quelques éclipses passagères, en favorisant l'émulation, ne feroient qu'ajouter à leur gloire, & réchauffer leurs partisans. Le talent qui se cache à propos l'emporte ordinairement sur le talent qui se prodigue, & fût-on sublime, encore faudroit-il laisser du relâche à ses admirateurs.

PARDONNEZ-MOI cette discussion : j'aurois pû m'en dispenser d'autant mieux, que dans ce moment-ci elle ne rémédiera à rien ; mais n'importe. Des idées que je séme au hazard peuvent germer un jour & devenir de quelque utilité.

JE ne répondrai qu'en passant à vos autres objections ; vous êtes fâché que j'aye oublié dans mon Poëme *Montmesnil*, *Dufresne* &

Mlle *Démars*. J'ai peut-être eu tort, mais je n'ai point prétendu completter le Catalogue de tous les Acteurs qui ont réussi. Boileau a fait bien pis ; il cite Racan, Segrais, Voiture, Bergerac, & ne dit pas un mot de la Fontaine. J'ai voulu sur-tout fixer les grandes époques de la déclamation, & me suis peu embarrassé du reste. J'ai fait disparoître du Chant de l'Opéra tout ce qui avoit blessé les oreilles Musiciennes. Je croyois qu'en recommandant la sensibilité aux Actrices de ce Théâtre, on pouvoit outrer le précepte sans craindre qu'elles en abusent. Lisez le Chant de la Danse, & faites-moi part de vos observations. Vous trouverez peut-être que pour la première fois de ma vie j'ai été un peu rebelle à la critique ; mais quand on s'est donné la peine de faire deux mille vers didactiques, on peut bien se permettre le ridicule de les défendre.

2560 - 104

DORAT CL. J. - La declamation theatrale. Poème didactique en quatre chants, précédé et suivi de quelques morceaux de prose. IV edition -
Paris, chez Delalain, 1771, in 8 rileg. m. marocchino dell'epoca, dorso decorato. Illustrato da un frontespizio e da 4 figure di Eisen.
(Vedi Brunet, supplément, I, 414 : " ..les poèmes de cet élègant écrivain, grâce aux charmantes illustrations de Eisen .. ont pris une grande valeur anjourd'hui;..")
L. 18.000

Contraffazione

19

191. (**Teatro**). **[DORAT CL. JOS.]** La déclamation théâtrale, poëme didactique en quatre chants, précédé, d'un Discours, et de notions historiques sur la danse. Nouv. édition. Paris, Jorry 1767, 16°, pp. 176, bella antip. incisa e 4 tav. in rame f. t. di Eisen incise dal De Ghendt. Cohen - De Ricci, 312 (cita ediz. 1766), bell'esempl. ril. t. pelle coeva, tagli dorati.

268 (Figurati francesi del 700) DORAT, Amilca (Pierre le Grand). *La Déclamation théâtrâle,* Poeme didactique en quatre chants, précédé d'un discours, et de notions historiques sur la *Danse.* A Paris, Sébastien Jorry. 1767. Contraffazione / — L. 30.000

In 8°, 1 bella antiporta + 4 tavole f. t. di Eisen incise da Ghendt + pp 176. Rilegato in tutta bazzana, nervetti e fregi con titoli oro al dorso. (Autentica d'epoca). *RARISSIMO.* Cfr/ Cohen pag. 121.